

ÉDITION SPÉCIALE POUR LES FILLES ET LES GARS

Gazette

DES FEMMES

CONCOURS:
Ta pub sur un
t-shirt!

www.gazettedesfemmes.com
Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs

DÉCEMBRE 2007

VOS
OPINIONS
SUR :

Les études
L'environnement
La mode
L'engagement
La télé-réalité

IP - N° de convention: 4000012 - Tous droits réservés
4100, rue Carleton, 100, Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
Décembre 2007 Vol. 28, n° 2 - CNDP en vertu de la loi 100





et pas

d'en
parler

Tes jeunes

drogues et ennuis : 514 382-5200
toll-free : 1 888 663-2706
www.quebec.ca/jeunes

Drogue : aide et référence

Montréal et environs : 514 527-2865
ailleurs : 1 888 263-7676

dependances.quebec.ca
parlonsdrogue.com

Centre
et Services sociaux

Québec





Dis-moi Laurence

Transformer, le temps d'un numéro, la *Gazette des femmes* en *Gazette des jeunes*, vu le succès remporté l'an dernier par la *Gazette des filles*, voilà le défi qu'a lancé la direction du Conseil du statut de la femme à l'équipe de la *Gazette* au milieu de l'été. Le projet nous a emballées, mais le délai pour le réaliser nous semblait court. Quoi dire ? Et surtout, comment le dire ?

Ma nouvelle adjointe, Paule Belleau, a fait un travail de fouille remarquable. Elle a déposé une pile de documents tous plus intéressants les uns que les autres sur mon bureau, me laissant le plaisir de démêler tout cela. Rapidement, des thèmes ont retenu mon attention. Certains, je le savais, allaient séduire, comme la mode et les projets humanitaires dans le monde. Et d'autres, de prime abord plus sévères, comme l'école et les stéréotypes, devraient bénéficier d'un traitement original si je voulais qu'ils soient lus.

Tandis que se dessinait le numéro dans ma tête, j'ai donné rendez-vous à ma nièce Laurence, 16 ans. Dis-moi, Laurence, qui es-tu et que penses-tu ? Non, je ne lui ai pas dit ça... Je l'aurais fait fuir. On a causé bouquins, télé, camp d'été. Et j'ai observé ses yeux immenses qui percent la vie, ses mots, ses gestes qui reflètent sa créativité, ainsi que la moue et le sourire qui alternent, selon ses émotions. Je pensais : que deviendra-t-elle ? Mais surtout, **qui** deviendra-t-elle ?

Revenue au bureau, j'ai appelé les pigistes. J'ai été agréablement surprise par leur enthousiasme à l'égard des jeunes et à l'idée de leur parler de trucs importants. L'angle de traitement du numéro est alors apparu clairement : aller au bout de soi.

Aller au bout de soi,
c'est le rêve de tout le
monde. Mais pour aller
au bout de soi, il faut
commencer par **être**
soi. Et ça, c'est tout
un contrat.

Aller au bout de soi, c'est le rêve de tout le monde. Mais pour aller au bout de soi, il faut commencer par **être** soi. Et ça, c'est tout un contrat. Très tôt à la maison, puis à la garderie et enfin à l'école, on est soit épaulé dans sa découverte de soi-même, soit freiné ou fortement influencé. Avec les années s'ajoutent les amis, qui ont rarement un penchant pour la différence. Puis il y a la télévision, la publicité. Si on a confiance en soi, on navigue bien dans cet univers complexe. On choisit ce qui nous ressemble et on s'ouvre à ce qui nous attire. Sinon, on devient ce qui plaît aux autres et on se perd de vue.

Être soi ne devrait pas être un défi. Pourtant, combien de femmes et d'hommes de 40 et 50 ans font basculer

leur vie et celle de toute leur famille parce qu'ils ne savent plus qui ils sont ? Ils ont manqué de courage pour s'affirmer quand il le fallait. Ils ont choisi le confort plutôt que la vérité.

Tout au long de mon enfance, de mon adolescence puis de ma vie adulte, j'ai dérangé et bien souvent j'ai été seule, mais c'était plus fort que moi. Il fallait que je sois moi. Parce qu'instinctivement, je me disais qu'au bout de moi, il y avait le bonheur. Aujourd'hui, tous les psys le disent. Il n'y a pas d'échappatoire. Pour être véritablement heureux, il faut être soi partout, tout le temps, dans tout ce qu'on fait.

Alors il me reste à te dire à toi, Laurence, et à toutes les filles et tous les gars de ton âge : soyez authentiques. Pour vous d'abord et pour ceux qui vous entourent ensuite. Cela leur donnera peut-être le courage d'être eux-mêmes.

Faites confiance à la vie, comme Valérie et Simon que je vous invite à découvrir dans notre chronique Portraits. Et exprimez-vous ! Que ce soit par la création, comme Lara, Perle et Simon de Mire EnScène, ou par un engagement social, comme Pierre-Alexandre, Melanie, Alexandre, Chuo, Geneviève, Andréanne, Élisabeth, Hugo, Anna, Simon, Julien, Marie-Ève, Myriam et Christine, qui ont choisi de donner temps et énergie pour créer un monde meilleur. ::

Helène Sarasin
Rédactrice en chef



18

DOSSIER 1

18 aux stéréotypes

Séréotypes et réussite scolaire : y a-t-il un lien ? Un reportage fouillé et un jeu permettent de répondre à la question.

25 Progressiste un jour...

L'école est mal adaptée aux gars ? Erreur : ce sont les gars qui n'arrivent pas à s'y adapter. Jean-Claude St-Amant, auteur du livre *Les Garçons et l'école*, explique où est le problème.

28 Pas 36 solutions

Que faire pour réussir à l'école ? Avoir une méthode de travail et un but dans la vie. C'est ce que disent quatre gars et trois filles dans une table ronde sur la question.

ENTREVUE

15 De mirages... à Mire

Des idées plein la tête, des valeurs bien placées et de l'audace à revendre. Entretien avec deux filles et un garçon qui créent une mode à leur image (page couverture).

44



DOSSIER 2

32 L'empire des ados contre-attaque

Qui a dit qu'ils gobaient les stéréotypes sans hoquet ? Rien de moins vrai. Aperçu d'un mouvement de contestation rassurant... pour les adultes inquiets.

35 L'amour en équilibre

Quand l'amour se pointe, comment font les jeunes néo-Québécois pour naviguer entre les valeurs de leurs parents et celles de leur société d'accueil ? Ils conquièrent et, finalement, s'approprient le meilleur des deux mondes.

DOSSIER 2

38 Rêver mieux

A la télé, dans les BD, au cinéma, les stéréotypes ont la vie dure, c'est vrai. Mais Catherine-Ève Gadoury, journaliste culturelle, aperçoit une riposte à l'horizon.

39 Nouveaux modèles demandés

Le sport-réalité à la cote, dénonce le journaliste Robert Frosi. Choisissons d'autres modèles pour nos jeunes.

41 Pourquoi ils aiment la télé-réalité

Laurence et Francis nous l'expliquent et, comme on insiste pour le savoir, ils nous le disent : « Oui, c'est plein de stéréotypes, mais on les voit. »



MONDE

44 Globe-trotters humanitaires

À peine 15 ans et déjà loin de la maison, avec dans l'idée de construire un monde meilleur.

48 Le cœur bénévole

Politisés, sensibles, engagés, de nombreux jeunes travaillent bénévolement dans des organisations humanitaires. Parce qu'à partir d'ici, on peut aider ceux qui vivent ailleurs.

HISTOIRE

51 Un Conseil pour changer le monde

Une invitation à remonter dans le temps pour voir comment tout a commencé pour le Conseil du statut de la femme.

2008



Rubriques

3 ÉDITORIAL

6 BOÎTE AUX LETTRES

7 MOT DE LA PRÉSIDENTE

8 NOUVELLES

La ballade des jeunes heureux
Ne sortez pas sans lui
Un sujet glissant
Body Shop en deuil
Elle en Arabie
En mode discipline
Pub choc, chic objectif

12 PORTRAITS

Hommage à relais
Au bout de soi

54 BOUQUINS

56 DISQUES



Depuis 1979, cette publication est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme.

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC en sont l'éditeur.

- **Redactrice en chef**
Hélène Sarrazin
- **Redactrice en chef adjointe**
Pauline Bédard
- **Redactrices-révisseuses**
Sophie Marcotte et Judith Langevin
- **Correctrices d'épreuves**
Sophie Marcotte et Annie Paré
- **Réalisation graphique**
Jean-Laurence Jalbert
- **Photographie de la couverture**
Roger Côté
- **Impression et pelliculage**
Offset Beauve
- **Marketing et publicité**
Francine Powers, tél. 418 643-4326
ou 1 800 463-2951
- **Ventes publicitaires**
Catherine Brochu, tél. 418 694-2363
téléc. 418 688-4069
- **Courriel**
gazette@csf.gouv.qc.ca
- **Site Internet**
www.gazette-desfemmes.com
- **Abonnements, changements d'adresse et retours postaux**
Gazette des femmes
Service aux abonnements
4380, rue Garand, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
Téléphone : 1 800 665-5372
Télécopieur : 514 333-9795
- **Courriel**
gazettefemmes@postexperts.com
- **Distribution**
Messageries de Presse Benjamin
600, rue Jean-Millet
Ville LaSalle (Québec) H8R 1K7
Téléphone : 514 364-1780

Depot légal 3^e trimestre 2007

ISSN : 0704-4550

© Gouvernement du Québec

Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Répère et dans l'Index de la santé et des services sociaux.

La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.

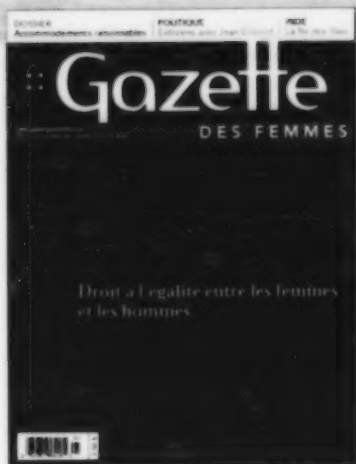
Prix régulier : 25,64 \$: 3 ans, 10 \$: 1 an

Poste-publications — N° de convention : 40089512

Conseil du statut
de la femme
Québec



Écrivez-nous !



Exceptionnellement odorante

L'encre avec laquelle le dernier numéro de la *Gazette des femmes* a été imprimé dégageait une odeur désagréable. Nous avons pris les dispositions nécessaires pour que cette situation ne se reproduise pas. Toutes nos excuses aux personnes qui en ont été incommodées.

La volonté de Dieu

Reaction à « Velo voile », n° sept.-oct. 2007

Rire ou pleurer. Pas de soleil ni de petit vent chaud qui glisse doucement sur la peau.

Réfléchir, oui. Depuis que j'ai vu de mes yeux une femme voilée tout en noir de pied en cap, alors que son mari et ses enfants étaient vêtus tout de blanc et à l'occidentale, dans un stationnement près du parlement à Ottawa, par une journée d'été très, très chaude, il y a 10 ans de cela.

Réfléchir, m'informer, oui. Mais ressentir aussi. J'ai mal à la plus infime et primitive fibre de mon

gazette@csf.gouv.qc.ca

Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

Gazette des femmes, 800, place D'Youville, 3^e étage, Québec (Québec) G1R 6E2

essence d'être humain. À ce que je sache, aucun dieu n'a voulu faire naître les enfants le visage voilé. C'est tout dire.

Louise Plante

À point nommé

J'ai lu d'un couvert à l'autre, sans pouvoir m'arrêter, la *Gazette des femmes* de septembre-octobre, ce numéro qui porte sur les sujets de l'heure: la Commission Bouchard-Taylor et les accommodements raisonnables; l'avis déposé par le Conseil du statut de la femme au gouvernement du Québec. Grâce à la *Gazette des femmes*, j'ai outillé ma réflexion. J'ai maintenant la nette impression de mieux comprendre les grands enjeux que comporte l'immigration et tous les dangers qui nous guettent si l'on ne garantit pas, dans la Charte des droits et libertés de la personne du Québec, une ou des clauses qui accordent à l'égalité entre les hommes et les femmes la primauté sur toute autre considération religieuse ou culturelle.

Madeleine Lemieux



Partisane,
la Gazette ?

Je me questionne sur votre dernier numéro. Un peu partout, nous

trouvons des petits articles vantant les membres du Parti libéral. Est-ce que la *Gazette des femmes* s'est donné pour mission de redorer l'image de Jean Charest et de son parti ?

Gilberte Gaboriault

NDLR : Soyez rassurée, la *Gazette des femmes* n'est pas partisane et ne le deviendra pas. Par contre, elle est là pour rapporter les événements qui favorisent l'égalité entre les hommes et les femmes. La décision du premier ministre Jean Charest de nommer le premier Conseil des ministres paritaire de l'histoire du Québec nous semblait déterminante à cet égard. Quant à l'article « Bilan à trois », il présentait la réflexion des trois responsables de la condition féminine, soit Christine St-Pierre (PLQ), Lucie Leblanc (ADQ) et Louise Harel (PQ).

Nos valeurs québécoises

J'ai beaucoup apprécié le texte sur Christine St-Pierre, plus particulièrement le dernier paragraphe où elle met l'accent sur les valeurs profondes de notre identité, soit l'égalité des sexes, la langue et la culture. Enfin une ministre qui n'utilise pas la langue de bois. Je suis entièrement d'accord avec elle pour dire que notre société est riche de ses différences. Nos campagnes de promotion auprès des immigrants devraient être axées sur ces valeurs.

Micheline Aubé



MOT DE LA PRÉSIDENTE

La vie devant toi

Louise Bouchard

● ● Tu as toute la vie devant
« toi ! » Quand on est jeune, on
● ● entend souvent cette phrase.
Avoir la vie devant soi, avec toutes les
possibilités que cela suppose, impli-
que aussi la nécessité de devoir faire
des choix : études, travail et, éventuel-
lement, famille.

Aujourd'hui, les choix de carrière
sont variés, autant pour les filles que
pour les garçons. Et c'est bien ainsi.
La contrainte d'une carrière dans
un milieu traditionnellement fémi-
nin ou masculin est chose du passé.
La société ne peut que s'enrichir si des
femmes deviennent ingénieures ou
astronautes et que des garçons choi-
sissent d'être infirmiers ou éducateurs
en garderie. C'est possible parce qu'au
Québec, l'égalité entre les femmes et
les hommes est une valeur fondamen-
tale, tout comme le fait français et la
démocratie.

En 2007, cela semble aller de soi. Mais il
faut rappeler que les droits des femmes
ont été acquis à la suite de longues lut-

tes. Si les batailles pour obtenir le droit
de vote ou pour conserver sa person-
nalité juridique après le mariage ont
été gagnées, il reste du travail à faire.
Comment expliquer que le revenu total
moyen des femmes est encore infé-
rieur de 10 000 \$ à celui des hommes ?
Pourquoi les femmes doivent-elles sup-
porter plus que les hommes les respon-
sabilités liées aux enfants et aux tâches
domestiques ? Pour le Conseil du sta-
tut de la femme, il est clair que la mar-
che vers l'égalité entre les femmes et les
hommes doit se poursuivre.

Tout le monde est pour la vertu et per-
sonne ne souhaite remettre en question
le principe d'égalité entre les femmes et
les hommes. Pourtant, ce principe est
attaqué de toutes parts : les stéréoty-
pes qui infestent les médias et l'espace
public, tout comme les questions tou-
chant la diversité religieuse, en sapent
les fondements.

L'égalité souffre des stéréotypes qui
cantonner les femmes et les hommes,
les filles et les garçons dans des rôles

précis et dont ils ne devraient pas cher-
cher à se soustraire. Selon un stéréotype
classique, les filles seraient meilleu-
res dans des professions telles qu'infir-
mière ou professeure, ou leur empathie
et leur fibre maternelle peuvent s'ex-
primer... Comme si les hommes ne
pouvaient faire preuve d'empathie ! Un
autre stéréotype pousserait les garçons
à choisir des métiers manuels en raison
de leur force et d'une dextérité natu-
relle avec les outils, comme si les fem-
mes étaient moins habiles !

Le stéréotype ne permet pas la diffé-
rence, la distinction, l'exception qui
mène à l'exceptionnel. Il est réducteur,
« rabaissant » et dégradant.

Vaincre les stéréotypes, c'est recon-
quérir la liberté : la sienne et celle des
autres. C'est se donner de vrais choix.
À nous de jouer.

Christiane Pelchat
Présidente
Conseil du statut de la femme

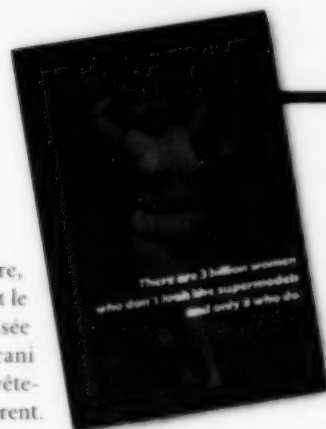


Isabelle Caro, jeune comédienne française anorexique de 25 ans et 12 kilos, figure sur les publicités controversées.

Pub choc, chic objectif

Géniale ou scandaleuse ? Une chose est sûre, la récente campagne publicitaire montrant le corps décharné d'une jeune fille nue, réalisée par le célèbre photographe Oliviero Toscani et parrainée par la marque italienne de vêtements No-1-ita, ne laisse personne indifférent. Toscani, qui s'est fait connaître par ses campagnes coups de poing pour Benetton, a choisi de montrer ici le désastre de l'anorexie pour nous pousser à prendre conscience d'un drame qui touche nombre de filles et de femmes. « Il n'y a pas de photo qui choque. Il n'y a que la réalité qui choque », a-t-il déclaré. Avec cette publicité, il fait honneur à sa réputation d'homme engagé qui nous oblige à regarder notre société en face. Fidèle à son habitude, il provoque... pour que tout le monde en parle.

Pour en savoir plus sur Oliviero Toscani, lisez son livre *La pub est une charogne qui nous sourit* (Hoebeke, 1995). G.L. ::



Body Shop en deuil

La fondatrice de la chaîne britannique Body Shop, Anita Roddick, n'est plus. La chef d'entreprise écolo, surnommée « the queen of green », est décédée le 10 septembre dernier d'une hémorragie cérébrale alors qu'elle comptait à peine 64 printemps.

L'ouverture de sa première boutique en 1976 a instauré un concept avant-gardiste pour l'époque : produire des cosmétiques à base d'ingrédients 100 % naturels et refuser l'expérimentation sur les animaux. La « reine du vert » fabriquait des produits de beauté à base de cire d'abeille, des lotions nettoyantes au concombre, des exfoliants à la fraise, des savons aux fruits, etc. Du coup, elle a participé au développement de programmes de commerce équitable en utilisant tantôt l'huile de sésame d'un village du Nicaragua, tantôt le beurre de karité du Ghana.

La militante écologique s'est aussi attaquée à l'image de la femme véhiculée par l'industrie cosmétique. Ses campagnes de communication avec la poupée Ruby visaient à réhabiliter le corps de la femme, à rappeler que la beauté est avant tout une affaire de confiance en soi et non pas de tour de cuisse.

Chef d'entreprise hors norme, militante dans l'âme, féministe, écologiste, pacifiste, à la fois rebelle et passionnée, Anita Roddick incarnait la réussite entrepreneuriale, la conscience environnementale et l'originalité. Sa différence a fait sa force. Un beau modèle ! G.L. ::

jeunes heureux

Nouvelle rafraîchissante : il n'y a pas que du négatif à l'adolescence. Et ce ne sont pas des adultes qui le disent, mais bien 919 jeunes Québécoises et Québécois de 16 à 20 ans interrogés par Léger Marketing pour le compte de l'International Society for Adolescent Psychiatry and Psychology. Dans cette enquête, 9 jeunes sur 10 affirment être heureux et 85 % confirment avoir eu une belle enfance. Seuls 2 % de nos jeunes se disent « très malheureux ».

Fait étonnant, alors qu'on met beaucoup l'accent sur le malaise des garçons, les chiffres révèlent que 79 % des jeunes hommes aujourd'hui à l'université ont vécu une adolescence heureuse, comparativement à 31 % des jeunes femmes. Tout n'est donc pas rose chez les filles ?

Une grande proportion des jeunes ont confiance en l'avenir et ont hâte d'intégrer le monde des adultes pour acquérir liberté et autonomie. Ils admirent les personnes qui dirigent leur propre entreprise et celles qui se consacrent à temps plein à leur famille. Ils caressent également le rêve d'avoir une situation familiale traditionnelle (papa-maman-enfants). Réalistes, ils craignent cependant d'éprouver des difficultés à le concrétiser. G.L.

Ne sortez pas sans lui



Petit coup d'œil à la bactérie de la syphilis dont le condom nous protège

Paradoxe ! Une enquête de Léger Marketing pour Trojan révèle que les Québécois francophones sont majoritairement très préoccupés par le sida et passablement bien informés sur les infections transmises sexuellement (ITS). Malgré cela, bien que 61 % des personnes interrogées aient des condoms à portée de la main, elles affirment ne pas les utiliser à chaque relation sexuelle, jugeant que leur partenaire est « propre ». Pour la majorité des acheteurs de condoms au Québec, l'utilisation d'un préservatif a surtout la cote pour prévenir les grossesses. La porte est donc toujours ouverte pour le sida, la gonorrhée, la syphilis, la chlamydia... G.L.

Elle en Arabie

Le magazine féminin *Elle* a été publié pour la première fois en Arabie Saoudite cet été. Dans ce pays où la religion règle tous les aspects de la vie quotidienne de la femme, où les codes vestimentaires sont stricts, où la plus grande pudeur est de rigueur, *Elle Orient* a été scruté à la loupe par un comité de censure. Il aura fallu des mois de discussions, nombre de corrections aux textes et surtout de multiples retouches aux photos de mode. Pas question de dénuder les jambes et encore moins les seins ! Seules de subtiles percées sur les avant-bras et les cheveux ont été tolérées. Sans oublier l'interdiction formelle de présenter de la lingerie, des maillots et d'utiliser un vocabulaire et des expressions associés au sexe. Tout un défi ! G.L.



En mode discipline

Depuis quelque temps, la planète mode s'autodiscipline afin de contrer les problèmes d'anorexie. La vague gagne maintenant le Québec ! Après Madrid, Milan et Londres, les responsables de la 13^e Semaine de mode de Montréal ont serré la vis en octobre dernier : interdiction de défilé aux mannequins de moins de 16 ans et à celles qui présentent des symptômes d'anorexie.

Reste maintenant au gouvernement à prendre part au mouvement, comme l'ont fait certains États européens en établissant un code de conduite pour les mannequins. Deux filles de 16 ans l'ont compris et ont décidé d'agir. À la suite de l'heureuse initiative montréalaise, Léa Clermont-Dion, inscrite au programme international de la Polyvalente de Saint-Jérôme, a lancé une pétition (voir Pétition québécoise pour contrer les troubles alimentaires sur Facebook) demandant au gouvernement

du Québec d'emboîter le pas à l'Espagne, à l'Italie et à la Grande-Bretagne. La pétition de 1 490 noms a été déposée à l'Assemblée nationale le 30 octobre dernier. Immédiatement après, la ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine s'est engagée à amorcer une démarche semblable à celles des pays européens.

Sans savoir que Léa avait lancé un tel projet, Jacinthe Veillette, élève du Séminaire Sainte-Marie à Shawinigan, a également fait circuler une pétition (www.ssm1950.qc.ca) qu'elle prévoit remettre à la ministre début décembre. Elle lui demande d'intervenir sur les normes à respecter pour les mannequins sur les passerelles, mais aussi de sensibiliser la population québécoise à cette grave maladie qu'est l'anorexie. Chapeau les filles ! G.L. ::

C'est le poids moyen – en kilos – de vêtements et de textiles neufs que chaque Québécois achète annuellement, pour ses besoins personnels et pour la maison. Cette évaluation de Recyc-Québec donne à réfléchir. Être en en portant des vêtements dernier cri qui se renouvellent constamment, c'est aussi être out en négligeant l'empreinte écologique de ses habitudes de consommation. Toute une contradiction ! P.B. ::

Entre guillemets

S'habiller drôle

« Je choisis mes vêtements pour le confort et si par le fait même je me trouve drôle, c'est encore mieux. »

Pascale Picard, en réponse à une journaliste du Soleil qui l'interroge sur ses escapades au Village des valeurs, au Surplus d'armée et au marché aux puces.

Télé charge

« Ça me fait toujours rire quand on essaie de me faire croire que la violence à la télé n'a pas d'incidence sur le quotidien des gens. Elle a pourtant une incidence réelle sur la consommation, y a qu'à demander à n'importe quel publiciste ! »

Virginie Desrivières au sujet de la violence à la télévision. En 1992, à la suite de l'assassinat de sa sœur, elle avait fait signer une pétition contre la violence à la télé à plus de 1,3 million de Canadiennes et Canadiens. Elle était alors âgée de 13 ans.

Fringues vertes

« Recyclez vos vêtements. On s'en fout des marques et de ce que les gens vont dire. »

Mariloup Wolfe s'adressant aux 3 000 jeunes venus assister au KARV l'anti-gala de VRAX TV.

C'est tout bête

« Le sexisme comme le racisme commencent par la généralisation. C'est-à-dire la bêtise. »

Christiane Collange, journaliste et écrivaine française.

À vous messieurs

« Laissez-les faire... Par souci d'équité, qu'ils organisent un concours Mister Tibet ! »

Le dalaï lama qui répond, dans un éclat de rire, à une question sur la pertinence du concours Mister Tibet.

Un sujet glissant

Pourquoi certains jeunes sont-ils encore réticents à utiliser le condom ? Les mythes en santé sexuelle et la banalisation de certaines ITS les inciteraient-ils à baisser la garde et à prendre de plus grands risques ? Sans doute, mais selon une enquête de Léger Marketing pour Trojan, le problème principal est plutôt lié aux tabous. La sexualité demeure un sujet de discussion inconfortable. Se mettre à table sur ses comportements intimes exige de la confiance en soi, de l'ouverture et... du cran ! Trop souvent, la gêne prend le dessus. En général, les jeunes possèdent un bagage important de connaissances biologiques, mais le savoir pratique fait parfois défaut.

Existe-t-il des solutions magiques pour que les jeunes se protègent ? Malheureusement non. Mais des pistes pourraient être explorées. Tout en respectant leur pudeur, inciter les jeunes à parler de ce qu'ils ressentent dans leurs rapports intimes et les encourager à vivre des rapports égaux. Leur rappeler que pour diminuer les comportements négatifs, rien ne vaut un dialogue franc et respectueux entre partenaires, sans morale ni jugement. Rendre les préservatifs plus accessibles en multipliant les distributeurs de condoms dans les endroits fréquentés par les jeunes donnerait aussi un solide coup de pouce. Pas simple de négocier le port du condom, mais ô combien essentiel ! G.L.



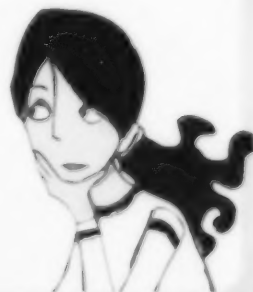
www.egalitejeunesse.com

Tu as envie de te détendre en testant tes connaissances ? Rends-toi sur le site d'Égalité Jeunesse pour jouer !

Tu souhaites vivre et faire les choses différemment ? Sur Égalité Jeunesse, tu trouveras de quoi t'inspirer !

Tu as des travaux de recherche à faire ? Gageons qu'en parcourant le site, tu trouveras des sujets intéressants et des ressources pour les explorer.

Lou a élu domicile sur le site Égalité Jeunesse. Cette jeune philosophe partage ses réflexions avec les internautes et leur pose des questions. Participe à la discussion ! P.B.



INFO-ABONNEMENT

4 façons simples de s'abonner

:: PAR TÉLÉPHONE

1 800 665-5372

:: PAR INTERNET

www.gazettedesfemmes.com

:: PAR TÉLÉCOPIEUR

514 333-9795

:: PAR LA POSTE

Gazette des femmes

Service aux abonnements

4380, rue Garand

Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3

Vous pouvez maintenant effectuer toutes vos transactions par **Internet**.

www.gazettedesfemmes.com a été conçu pour vous faciliter la vie ! Gérez en ligne toutes les questions concernant votre abonnement.

C'est **sécuritaire, facile et rapide** !

:: Pour que la Gazette des femmes vous suive partout...

Modifiez votre adresse postale ou courriel par Internet. Pourquoi ne pas en profiter pour renouveler votre abonnement ? Vous éviterez de recevoir plusieurs avis et vous contribuerez ainsi à la protection de l'environnement.

:: Offrez un abonnement-cadeau.

:: Consultez votre compte d'abonnée et la date d'échéance de votre abonnement.

Publiée cinq fois par année, la Gazette des femmes vous renseigne sur la vie des femmes d'ici et d'ailleurs !

Recevez un numéro d'essai
GRATUIT et abonnez-vous !

Seulement **1,50 \$**
le numéro (plus taxes)



HOMMAGE À RELAIS

Simon Couillard-Castonguay, membre du Club de natation de Sainte-Foy, a mis sur pied un événement souvenir pour rendre hommage à Jean-François Bergeron, son ancien coach. Jeff a laissé sa marque dans le cœur de tous les nageurs du Club. En 2004, il a accompli l'exploit de nager de Québec à Trois-Rivières dans les eaux tumultueuses et glaciales du fleuve Saint-Laurent. Un périple de 128 kilomètres qui lui a pris 22 heures ! Quand on sait que la traversée du lac Saint-Jean fait 32 kilomètres, on a une bonne idée de l'ampleur de ce marathon...

Jean-François nageait au profit de la Fondation Hôpital Laval, qui soutient le centre hospitalier situé à Québec. Quelque temps après cette prouesse, il s'est suicidé. Tout le monde était sous le choc.

Simon, lui, est passé à l'action.

Naissance : Le 1^{er} mai 1989 à Montréal.

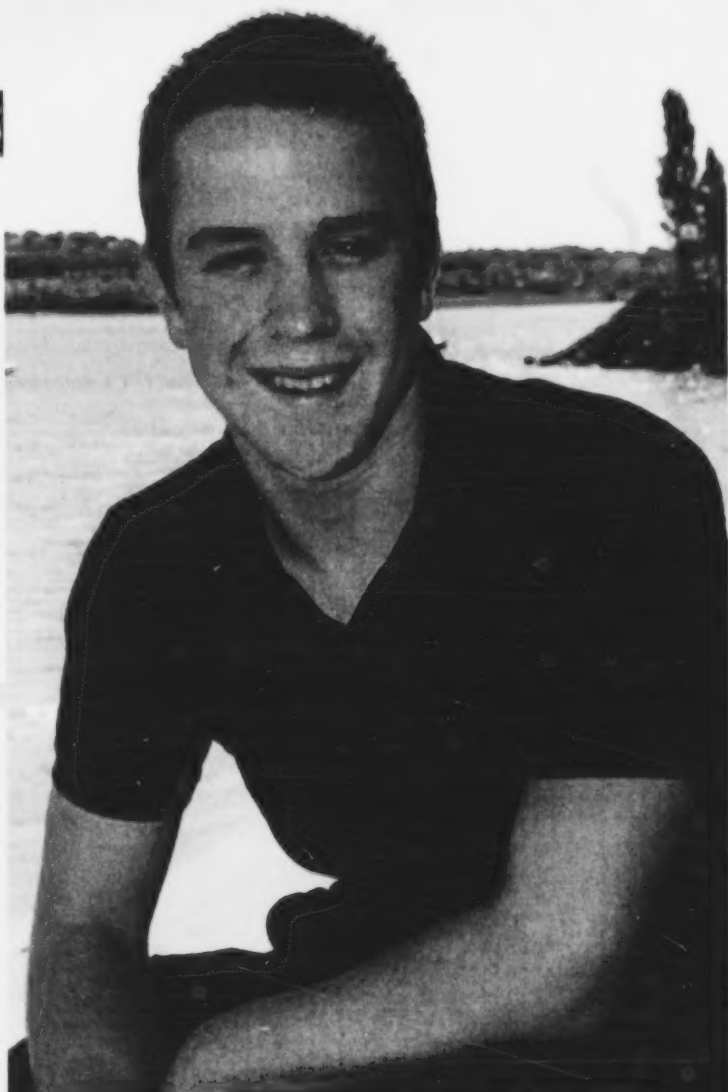
Études : Sciences de la nature au Collège François-Xavier-Garneau de Québec.

Loisirs : Natation de compétition et ultimate frisbee récréatif.

Drame : Le suicide de son entraîneur engourdit ses émotions pendant quelques semaines. Puis, la douloureuse réalité remplace la stupeur.

Prise de conscience : Avec ses amis, il en parle. Jean-François était un homme généreux, il savait tendre la main, mais il n'a pas su prendre les mains tendues des gens qui l'aimaient. Ils comprennent que le suicide de Jean-François est dû à une accumulation de difficultés et que l'entraîneur n'a pas su faire face à la souffrance. Aurait-il commis l'irréparable s'il avait accepté d'être soutenu ? Simon prend le parti de se rappeler les bons souvenirs qu'il garde de son coach.

Complicité : Avec ses coéquipiers de natation, il organise en 2006 le Défi Aqua-Solidarité au profit de la Fondation Hôpital Laval. Cet événement réunit 100 nageurs de tout âge, hommes et femmes, équipes confondues, qui parcourent à leur tour, dans une piscine, 128 kilomètres à la nage. C'est un relais. On tend la main et on prend la main tendue. Le Centre de prévention du suicide de Québec est partenaire de cette initiative qui vise à faire l'éloge de la ténacité de Jean-François et de ce qu'il a su donner aux personnes qui ont nagé sous ses conseils.



Don : L'objectif de 5 000 \$ pour la cueillette de fonds est largement dépassé. Plus de 7 000 \$ sont amassés. Ces dons serviront au financement d'équipements médicaux pour l'Hôpital Laval.

Conviction : Simon sait qu'il faut considérer la maladie mentale au même titre que la maladie physique. On ne devrait jamais avoir honte d'être malade.

Stéréotype déconstruit : Il croit qu'il est normal, même si on est un gars, de chercher de l'aide lorsqu'on a « mal à ses émotions ».

Et maintenant : Il fait sienne la phrase « Le suicide est une solution permanente à des problèmes temporaires », véhiculée par le Centre de prévention du suicide de Québec. **P.B.**

AU BOUT DE SOI

Certains auraient tout arrêté.
Pas Valérie Grand'Maison. Malgré qu'elle souffre d'une maladie dégénérative, cette athlète a choisi de vivre sa passion : la natation. À l'écoute de son intuition, elle a persévéré dans ce sport qui lui procure un immense sentiment de réalisation.

Date de naissance : Le 12 octobre 1988 à Sherbrooke.

Famille : Deux frères aînés et un frère cadet.

Études : Sciences de la nature au Collège André-Grasset à Montréal.

Sport : Fait ses débuts en natation à l'âge de 9 ans avec le Club aquatique de Montréal (CAMO).

Découverte inquiétante : Alors qu'elle est âgée de 5 ans, les médecins lui diagnostiquent une dégénérescence maculaire. Cette maladie, qui frappe habituellement les personnes âgées, entraîne une diminution graduelle de la vision centrale pouvant conduire jusqu'à la cécité. Sa vue se dégrade tranquillement. À 12 ans, ses médecins lui disent que le sport est un facteur de risque.

Événements tragiques : Quelques mois plus tard, elle participe à un 200 m papillon qui tourne au cauchemar. L'effort fourni altère sérieusement sa vue, au point où elle ne voit plus rien à sa sortie de l'eau. Au bout de quelques jours, sa vision revient, mais son œil droit est considérablement affecté. Son état semble se stabiliser quelque temps. Elle continue l'entraînement. À 15 ans, le pire survient de nouveau. Après une courte sieste au soleil, elle se réveille la vue totalement brouillée. La vision de son œil gauche devient très faible. La mort dans l'âme, elle décide d'arrêter la natation.

Nouvel élan : L'entraîneur de son club, Pierre Lamy, lui parle du programme SWAD (Swimmer with a disability - « Nageur ayant un handicap ») et l'encourage à recommencer à nager en vue des Jeux du Canada de l'été 2005. Après réflexion, Valérie accepte. Elle recommence la compétition et rafle tout aux Jeux du Canada, puis aux Championnats de l'Est.

Honneurs : Médaille d'argent aux Jeux du Commonwealth en 2006. Cinq médailles d'or, une d'argent et une de bronze aux Championnats du monde de Durban, en Afrique du Sud, en 2006. Records du monde en 2006 au 100 m et au 400 m libre.

Passions : Le dépassement de soi, les voyages.



Ambition : Devenir physiothérapeute et travailler avec des gens handicapés.

Qualités : Déterminée, disciplinée, persévérante, travaillante.

Defauts : Comme l'exige la vie d'athlète, égoïste, orgueilleuse, entêtée.

Petit plaisir : Dormir sans avoir à programmer son réveil-matin.

Rythme de vie : S'entraîne de 22 à 24 heures par semaine - séances en piscine, musculation et étirements - en plus d'aller à l'école.

Réflexion : Lorsqu'on lui demande pourquoi elle a continué la natation en sachant que ça constituait un facteur de risque, elle répond qu'il n'était pas certain que l'arrêt de l'entraînement freinerait la progression de la maladie. « Par conséquent, pourquoi me priver d'une activité qui me permet de m'épanouir ? La natation m'apporte beaucoup plus que le risque ! »

Rôle des parents : Conscients des risques, mais voyant à quel point le sport était important pour leur fille, ils l'ont laissée prendre ses décisions et l'ont soutenue dans ses choix.

Philosophie de vie : Go with the flow, qu'elle traduit par « il faut aller où le vent nous mène ».

Prochaine grande compétition : Les Jeux paralympiques de Pékin en septembre 2008. On suivra ses performances pour voir où le flow la mènera... **F.S.L.**

Maternité en deuil

Sombre bilan sur le continent noir. Des 540 000 décès maternels annuels dans le monde, la moitié ont lieu en Afrique, a révélé un rapport de l'Unicef et de l'Organisation mondiale de la santé. La probabilité qu'une jeune Africaine de 15 ans meure à la suite d'une complication liée à une grossesse est de 1 sur 26 comparativement à 1 sur 7 300 dans un pays industrialisé. Avec 1 chance sur 7, le Niger est le pays où le risque de mourir en donnant naissance à un enfant est le plus grand.



EXIT l'excision

Pour en finir avec cette pratique de plus en plus décriée, la police de Londres offrira désormais plus de 40 000 \$ à quiconque fournira un renseignement menant à l'arrestation d'une personne qui excise des femmes. Même si l'excision est interdite en Angleterre depuis 1985, personne n'a encore été poursuivi pour ce genre de crime dans ce pays. En tout, 7 000 fillettes et jeunes femmes seraient menacées d'excision au Royaume-Uni. Avec sa prime, Scotland Yard entend briser l'omerta entourant les mutilations génitales.



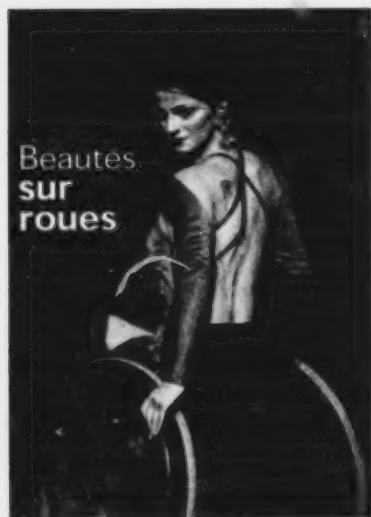
Danger dévoilé

Malsain, le voile ? C'est ce que révèle une étude menée par une médecin danoise qui démontre que l'absence d'exposition du corps au soleil chez les femmes entièrement voilées entraîne une carence en vitamine D et augmente le risque d'ostéoporose. En plus, selon le site Internet Elpah, très connu du monde arabe, le port du voile ferait inspirer une grande quantité de gaz carbonique (CO₂) aux femmes, ce qui favoriserait l'asthme.

Une tradition... ou l'autre

Ni bijoux ni hidjab, et surtout pas de minijupes ! Au Tadjikistan, les collégiennes sont désormais soumises à un code vestimentaire plus strict. Imposé en avril dernier par le ministère de l'Éducation, le nouveau règlement restreint quelque peu les possibilités. Au choix : l'habit national de ce pays d'Asie centrale (tunique longue sur fuseau) ou des vêtements « à l'européenne », soit le chemisier blanc et la jupe sombre. Question d'être à la mode... traditionnelle !

Beautés sur roues



Être une top-modèle en fauteuil roulant : pourquoi pas ? Le premier concours international de mannequins handicapées a eu lieu en Allemagne en octobre dernier. Pour l'occasion, 10 jeunes Européennes paraplégiques, sélectionnées parmi plus de 200 candidates, ont défilé devant jury vêtues de leurs plus belles robes de soirée. Le but ? Se faire un nom dans le milieu de la mode et combattre les préjugés. Gisele Bündchen peut aller se rhabiller !

Mon petit doigt...



Pour mettre fin à la vitesse au volant chez les jeunes, la Sécurité routière d'un État du sud est de l'Australie a décidé de frapper... en bas de la ceinture. Une publicité qui s'adresse aux 17-25 ans montre des femmes remuant le petit doigt – un geste qui symbolise un petit pénis – en direction de jeunes intépides qui les dépassent en voiture à toute allure. La campagne *Speeding, no one thinks big of you* (« Faire de la vitesse, ça ne vous grandit pas ») a été diffusée sur le Web ainsi qu'à la télévision et au grand écran dans la ville de Sydney et ses environs.

Sources : Sydney Morning Herald, Courrier international, La Presse, Agence France-Presse, Unicef.

De mirages... à Mire

Les deux sœurs, 18 ans et 19 ans, ont leur propre entreprise. En plus, ils donnent tous leurs profits à des organismes, respectent l'environnement et font la promotion de la « vraie beauté » des femmes. Entretien avec une équipe audacieuse pour qui créer, c'est s'engager.

| Propos recueillis par Paule Belleau



À la tête de Mire EnScène, une petite entreprise de design • de mode, trois fondateurs ultra créatifs. Lara conçoit des vêtements à partir de fringues récupérées. Perle développe la mise en scène et les chorégraphies de défilés nouveau genre. Simon s'occupe du site Internet et de tout le matériel promotionnel. Le cliché du jeune amorphe, cloué devant son écran d'ordinateur, ne pourrait être plus éloigné de leur réalité...

Quand avez-vous mis sur pied votre entreprise ?

Perle : C'est Lara qui a lancé le projet en 2003, alors qu'on était tous au secondaire. On avait 13 ans. Comme j'avais de l'expérience en danse, j'ai commencé à créer des chorégraphies pour notre premier spectacle de mode, *Walk in 2004*.

Qu'est-ce qui a déclenché le projet ?

Lara : Ça remonte à l'année scolaire 2002-2003. J'avais été mannequin dans un défilé de mode traditionnel. Je me suis dit que ce serait vraiment intéressant d'amener l'expérience du défilé à un niveau supérieur, en ajoutant des mises en scène et des interactions avec les spectateurs. La meilleure façon d'y arriver, c'était de faire mes propres collections et de les présenter sur scène. Il faut dire que j'ai toujours été intéressée par les arts, la couture et la mode.

J'ai décidé de travailler avec des matériaux recyclés pour participer à la pro-

tection de l'environnement, mais aussi parce que c'est vraiment inspirant. Comme chaque matière est unique, chaque création l'est aussi.

Puis, j'ai parlé à plusieurs personnes surtout intéressées par la scène afin de préparer un défilé original.

Quelles sont les activités de Mire EnScène ?

Lara : Nous avons trois collections principales. Mire Pit-pit, c'est la collection de vêtements de scène pour nos spectacles. Ce sont des costumes qui ne se portent pas tous les jours (rires). Mire Bonheur inclut les pièces de prêt-à-porter conçues à partir d'un thème, tout comme la collection Mire Pit-pit. Finalement, il y a les Paradis artificiels : des vêtements qu'on pourrait voir dans les boutiques, un peu extravagants, mais qui se portent quand même au quotidien. Les pièces de cette collection sont créées de façon spontanée, en dehors de la thématique du spectacle.

Perle : On fait surtout des collections pour les filles, mais on va s'aventurer du côté masculin sous peu. L'autre volet de nos activités, c'est la présentation de numéros chorégraphiques de mode dans différents spectacles et événements. On fait du stylisme aussi : on conseille les gens sur la manière d'agencer leurs vêtements.

Des exemples de vêtements recyclés ?

Perle : Le bikini fait avec des poches de jeans.

De mirages... à Mire

Ils ont à peine 18 ans et mènent déjà leur propre entreprise. En plus, ils donnent tous leurs profits à des organismes, respectent l'environnement et font la promotion de la « vraie beauté » des femmes. Entretien avec une équipe audacieuse pour qui créer, c'est s'engager.

À la tête de Mire EnScène, une petite entreprise de design de mode, trois fonceurs ultra créatifs. Lara conçoit des vêtements à partir de fringues récupérées. Perle développe la mise en scène et les chorégraphies de défilés nouveau genre. Simon s'occupe du site Internet et de tout le matériel promotionnel. Le cliché du jeune amorphe, cloué devant son écran d'ordinateur, ne pourrait être plus éloigné de leur réalité...

Quand avez-vous mis sur pied votre entreprise ?

Perle : C'est Lara qui a lancé le projet en 2003, alors qu'on était tous au secondaire. On avait 13 ans. Comme j'avais de l'expérience en danse, j'ai commencé à créer des chorégraphies pour notre premier spectacle de mode, *Walk in 2004*.

Qu'est-ce qui a déclenché le projet ?

Lara : Ça remonte à l'année scolaire 2002-2003. J'avais été mannequin dans un défilé de mode traditionnel. Je me suis dit que ce serait vraiment intéressant d'amener l'expérience du défilé à un niveau supérieur, en ajoutant des mises en scène et des interactions avec les spectateurs. La meilleure façon d'y arriver, c'était de faire mes propres collections et de les présenter sur scène. Il faut dire que j'ai toujours été intéressée par les arts, la couture et la mode.

J'ai décidé de travailler avec des matériaux recyclés pour participer à la pro-

tection de l'environnement, mais aussi parce que c'est vraiment inspirant. Comme chaque matière est unique, chaque création l'est aussi.

Puis, j'ai parlé à plusieurs personnes, surtout intéressées par la scène afin de préparer un défilé original.

Quelles sont les activités de Mire EnScène ?

Lara : Nous avons trois collections principales. Mire Pit pit, c'est la collection de vêtements de scène pour nos spectacles. Ce sont des costumes qui ne se portent pas tous les jours (rires). Mire Bonheur inclut les pièces de prêt à porter conçues à partir d'un thème, tout comme la collection Mire Pit pit. Finalement, il y a les Paradis artificiels : des vêtements qu'on pourrait voir dans les boutiques, un peu extravagants, mais qui se portent quand même au quotidien. Les pièces de cette collection sont créées de façon spontanée, en dehors de la thématique du spectacle.

Perle : On fait surtout des collections pour les filles, mais on va s'aventurer du côté masculin sous peu. L'autre volet de nos activités, c'est la présentation de numéros chorégraphiques de mode dans différents spectacles et événements. On fait du stylisme aussi : on conseille les gens sur la manière d'agencer leurs vêtements.

Des exemples de vêtements recyclés ?

Perle : Le bikini fait avec des poches de jeans.



Régis Gauthier



Lara : Des manches de chandail transformées en *leg warmers*.

On peut faire du prêt-à-porter en reutilisant des vêtements ?

Lara : Oui, mais en y allant avec des designs simples. Par exemple, un même patron va permettre de faire une ligne de jupes, mais chacune se distinguera par le tissu choisi. Certaines seront rouges, d'autres roses ou jaunes.

Qu'y a-t-il de particulier dans vos mises en scène ?

Perle : Elles sont beaucoup plus théâtrales que ce qu'on voit dans les défilés traditionnels. Je laisse le champ libre à l'imagination du spectateur en développant l'aspect scénique du spectacle. Les mannequins ne marchent pas en ligne droite. On crée des atmosphères, on ajoute des émotions, de la musique, beaucoup de gestuelle. On fait ressortir la personnalité des mannequins.

Lara : Dans le fond, c'est comme au théâtre. On écrit un scénario. Les vêtements, la mise en scène, le concept général du spectacle et la publicité se fondent en une seule expérience pour les spectateurs.

Avez-vous eu de l'aide pour monter ce projet-là ?

Perle : Oui, de nos amis et de notre entourage surtout. Comme on a commencé jeunes, on a eu du support de nos familles.

Lara : Pour *Vinyle 2006*, on était huit organisateurs et on a effectué toutes les démarches, de la location de la salle aux contacts avec les médias. Pas d'adultes pour nous superviser...

Combien de personnes travaillent avec vous pendant les défilés ?

Perle : Jusqu'à 100 personnes. Ça inclut les bénévoles, les mannequins, les ani-

mateurs, les coiffeurs, les maquilleurs. C'est toute une équipe !

Simon, qu'est-ce qui t'a tenté dans les activités de Mire EnScène ?

Simon : Je me suis associé à l'équipe pour *Vinyle 2006*. Je me suis proposé pour faire le site Internet de l'entreprise. Ça m'a amené à concevoir les affiches, les dépliants, tout ce qui est image imprimée, pour que la pub contribue au concept global.

Où avez-vous appris à faire tout ça ?

Lara : Le seul cours de couture que j'ai suivi, c'était en 6^e année. En gros, j'y ai appris à faire un t-shirt avec un patron... (Rires) J'avais une machine à coudre dans le sous-sol. Je déconstruisais des vêtements, je les reconstruisais. Ça a été un processus autodidacte.

UNE CURE DE LUMIÈRE
pour traiter les
symptômes de la dépression saisonnière

- Fatigue • Humeur dépressive • Tristesse
- Augmentation de l'appétit
- Envie irrésistible de sucres et de féculents
- Prise de poids
- Besoin accru de sommeil • Désir de s'isoler
- Perte d'intérêt pour les activités habituelles
- Difficulté à se concentrer
- Difficulté à rencontrer des échecs

LES BLEUS DE L'HIVER... ÇA SE SOIGNE !

La luminothérapie,

un choix éclairé pour le traitement de la dépression saisonnière.

La luminothérapie est une exposition quotidienne à une lumière intense, dans des conditions contrôlées.

Premier choix pour la luminothérapie :

Les Technologies Northern Light

Brochure gratuite et information : (418) 337-3544, sans frais au Québec : 1 877 337-3544

www.NorthernLightTechnologies.com



Perle : J'aime expérimenter. C'est ce qui m'amène à créer un tout nouvel art de scène. Je m'inspire de chaque *show* auquel j'assiste : danse, musique, théâtre, slam poésie et même cirque !

Simon : Dans le fond, j'ai toujours fait du graphisme. Je « taponne » dans Photoshop depuis que j'ai 10 ans. Au début, j'agrandissais des Pokémon. À force de travailler, on finit par comprendre comment ça marche.

As-tu fait du dessin traditionnel ?

Simon : Un peu, dans mes cours d'arts plastiques, mais c'est l'ordinateur qui m'intéresse. D'ailleurs, j'ai été refusé en graphisme au cégep à cause de ça. Je n'étais pas assez bon en dessin. Mais j'en fais quand même !

Quelles sont les valeurs de votre entreprise ?

Perle : L'engagement est une valeur de base. Tous nos profits sont remis à des organismes à but non lucratif. C'est notre manière de nous engager dans notre communauté. Notre premier défilé nous a permis de remettre 600 \$ – la totalité des profits de la soirée – à la Société canadienne du cancer du sein. Cette société travaille à la prévention du cancer, mais aide aussi les femmes à apprivoiser leur image après les traitements qui modifient leur apparence. On choisit des organismes qui touchent concrètement les personnes et

qui, évidemment, partagent notre mission : protection de l'environnement et promotion de la vraie beauté. On a pu remettre un total de 8 000 \$ à Opération Enfant Soleil avec nos éditions *PrêteXte 2005* et *Vinyle 2006*.

Comme notre conception du défilé et de la mode est complètement nouvelle, on a besoin de l'ouverture d'esprit des spectateurs, des mannequins, des médias et de tout le monde qui collabore avec nous. C'est super important. On pense que la diversité, c'est ce qui fait la beauté de ce monde. Alors on aime aussi que nos mannequins aient toutes sortes de silhouettes, toutes les couleurs de peau, différentes cultures...

L'autre valeur importante pour nous est le **respect**, celui de l'environnement et des femmes.

Perle : On fait la promotion de la vraie beauté en choisissant des mannequins qui sont bien dans leur peau, justement, et qui ont une silhouette qui ne correspond pas aux diktats de la mode.

Lara : Il y a moins de 5 % de la population qui a naturellement LA silhouette présentée par l'industrie de la mode. C'est complètement ridicule.

Perle : Les grandes maigres ! Les filles sont tellement bombardées de toutes ces images là... Ça joue beaucoup sur l'imaginaire et sur le...

respondre à ces proportions insensées. On croit que chaque personne est belle à sa manière. C'est une des causes qui nous tiennent à cœur.

Lara : Les designers se servent des mannequins comme de supports. Moi je pars avec l'idée que l'être humain, le vrai, c'est le canevas avec lequel je dois dessiner et travailler.

Pensez-vous que l'égalité entre les femmes et les hommes est atteinte ?

Perle : Spontanément, je dirais oui, mais j'hésite. Je sais qu'il y a encore des changements à faire.

Lara : Moi, je dirais que théoriquement, au Québec, c'est atteint. En pratique, ça reste à vérifier. Personnellement, je trouve que la participation des personnes des deux sexes amène des visions différentes. Ça ne peut qu'être un avantage pour nous.

Simon : Il y a beaucoup de choses qui risent l'égalité. Mais nous, nos égalités ne sont pas seulement des mots. Pensons simplement à la diversité qui est émise dans nos créations.

On pourra voir les nouvelles collections de *Miro: EnScène* les 28 et 29 mars 2008 à la Margelle du Cégep de Sainte-Foy à Québec. En attendant, on visite souvent le site www.miroenscene.com, entre autres, pour commander ses créations.



Stéphane Bérubé



Stéphane Bérubé



Roger Gauthier

Perle : J'aime expérimenter. C'est ce qui m'amène à créer un tout nouvel art de scène. Je m'inspire de chaque *show* auquel j'assiste : danse, musique, théâtre, slam poésie et même cirque !

Simon : Dans le fond, j'ai toujours fait du graphisme. Je « taponne » dans Photoshop depuis que j'ai 10 ans. Au début, j'agrandissais des Pokémon. À force de travailler, on finit par comprendre comment ça marche.

As-tu fait du dessin traditionnel ?

Simon : Un peu, dans mes cours d'arts plastiques, mais c'est l'ordinateur qui m'intéresse. D'ailleurs, j'ai été refusé en graphisme au cégep à cause de ça. Je n'étais pas assez bon en dessin. Mais j'en fais quand même !

Quelles sont les valeurs de votre entreprise ?

Perle : L'engagement est une valeur de base. Tous nos profits sont remis à des organismes à but non lucratif. C'est notre manière de nous engager dans notre communauté. Notre premier défilé nous a permis de remettre 600 \$ – la totalité des profits de la soirée – à la Société canadienne du cancer du sein. Cette société travaille à la prévention du cancer, mais aide aussi les femmes à apprivoiser leur image après les traitements qui modifient leur apparence. On choisit des organismes qui touchent concrètement les personnes et

qui, évidemment, partagent notre mission : protection de l'environnement et promotion de la vraie beauté. On a pu remettre un total de 8 000 \$ à Operation Enfant Soleil avec nos éditions *PreteXte 2005* et *Vinyle 2006*.

Comme notre conception du défilé et de la mode est complètement nouvelle, on a besoin de l'**ouverture d'esprit** des spectateurs, des mannequins, des médias et de tout le monde qui collabore avec nous. C'est super important. On pense que la diversité, c'est ce qui fait la beauté de ce monde. Alors on aime aussi que nos mannequins aient toutes sortes de silhouettes, toutes les couleurs de peau, différentes cultures...

L'autre valeur importante pour nous est le **respect**, celui de l'environnement et des femmes.

Perle : On fait la promotion de la vraie beauté en choisissant des mannequins qui sont bien dans leur peau, justement, et qui ont une silhouette qui ne correspond pas aux diktats de la mode.

Lara : Il y a moins de 5 % de la population qui a naturellement LA silhouette présentée par l'industrie de la mode. C'est complètement ridicule.

Perle : Les grandes maigres ! Les filles sont tellement bombardées de toutes ces images-là... Ça joue beaucoup sur l'imaginaire et sur le désir de cor-

respondre à ces proportions insensées. On croit que chaque personne est belle à sa manière. C'est une des causes qui nous tiennent à cœur.

Lara : Les designers se servent des mannequins comme de supports. Moi je pars avec l'idée que l'être humain, le vrai, c'est le canevas avec lequel je dois dessiner et travailler.

Pensez-vous que l'égalité entre les femmes et les hommes est atteinte ?

Perle : Spontanément, je dirais oui, mais j'hésite. Je sais qu'il y a encore des changements à faire.

Lara : Moi, je dirais que théoriquement, au Québec, c'est atteint. En pratique, ça reste à vérifier. Personnellement, je trouve que la participation des personnes des deux sexes amène des visions différentes. Ça ne peut qu'être un avantage pour nous.

Simon : Il y a beaucoup de lois qui favorisent l'égalité. Mais beaucoup de mentalités ne sont vraiment pas égalitaires. Pensons simplement à la femme-obèse qui est encore très populaire...

On pourra voir les nouvelles collections de Mire En Scène les 28 et 29 mars 2008 à la Margolla du Cégep de Sainte-Foy, à Québec. En attendant, on visite son site au www.mireenscene.com, entre autres pour commander ses créations.



stéréotypes



● Les jeunes sont amorphes, irresponsables, obsédés
 L par la séduction, dépendants de leur ordinateur et
 ● de leur cellulaire. Joli portrait, n'est-ce pas ? Fort heureusement, la majorité des filles et des gars ne lui correspondent pas. Pourtant, nombreux sont les adultes qui les jugent selon ces traits qui sont autant de stéréotypes. C'est-à-dire l'application d'une caractéristique à l'ensemble d'un groupe social.

Autre exemple : l'agressivité, l'indépendance, la force, la compétitivité, la logique et l'imprudence sont attribuées aux gars. Parmi les stéréotypes dont on affuble les filles, on trouve la douceur, la faiblesse, le sens inné de la coopération, l'illogisme, la soumission et la capacité à prendre soin des autres.

Les stéréotypes limitent l'expression de la personnalité à quelques caractéristiques générales. S'y conformer, c'est cacher sa véritable identité, unique, beaucoup plus complexe et nuancée. S'en affranchir, c'est être authentique... mais courir parfois le risque d'être mis à part.

Le Conseil du statut de la femme prépare actuellement une étude sur les stéréotypes sexuels et sexistes qui paraîtra en 2008. En attendant, nous vous présentons les travaux d'autres chercheurs qui ont planché sur le sujet. Leur conclusion : les stéréotypes sont un des principaux freins à la réussite éducative. Il est donc temps de lever le pied de la pédale. Et vite.

Vrai ou faux ?

par Paule Belleau

Rassurez-vous, ce jeu n'a pas pour but de savoir qui aura le meilleur score, filles ou garçons. Il ne vise qu'à vérifier vos connaissances sur les stéréotypes et autres sujets abordés dans ce numéro. À vos crayons !

Questions

- 1 Les notes des garçons sont moins fortes que celles des filles seulement en lecture et en écriture.
- 2 Des filles d'une maison de jeunes ont réalisé une vidéo qui reproduit le clip *Candy Shop* de 50 Cent.
- 3 Une fillette de 9 ans sur quatre fait des efforts répétés pour perdre du poids.
- 4 En France, la moitié des jeunes âgés de 9 à 13 ans lit des mangas.
- 5 Le facteur qui influence le plus la réussite scolaire est le milieu socioéconomique.
- 6 Pour le chercheur Jean-Claude St-Amant, trois solutions doivent être mises en place pour contrer le décrochage des garçons : lutter contre les stéréotypes, encourager les garçons à lire et les outiller pour favoriser leur autonomie.

7 La méthode de travail n'a rien à voir avec la réussite scolaire.

8 Il y a quelques années, les Lys d'Or récompensaient les athlètes qui se classaient aux premier et deuxième rangs de leur catégorie.

9 Au Québec, il est difficile de trouver des produits culturels destinés aux jeunes qui ne tombent pas dans les stéréotypes sexistes.

10 Le message des parents de garçons est en contradiction avec la culture masculine ambiante.



Mes résultats sont plus forts que les tiens!

Les filles sont-elles vraiment les grandes battantes du système scolaire? Et les garçons les victimes?

par Paule des Rivières

Paule des Rivières a été journaliste au *Devoir* pendant de nombreuses années. Elle est aujourd'hui directrice des publications à l'Université de Montréal et, à ce titre, rédactrice en chef de *Forum*, l'hebdomadaire de cet établissement.

Le milieu scolaire s'est beaucoup ému, ces dernières années, des « problèmes des garçons » à l'école. L'heure est venue de remettre les pendules à l'heure.

Une incursion sur le terrain révèle que tous les garçons n'éprouvent pas nécessairement des difficultés d'apprentissage. Et que toutes les filles ne sont pas forcément des « bolées ». Au royaume de l'adolescence, rien de plus périlleux que les généralisations.

Des chiffres qui parlent

Les statistiques sont éloquentes. Sauf en lecture et en écriture, les garçons n'affichent aucun retard significatif par rapport aux filles. Une étude récente de l'Université de Montréal va encore plus loin. Elle affirme que le seul maillon faible de l'écriture chez les garçons, c'est l'orthographe. Vocabulaire, syntaxe et ponctuation ne leur posent pas de difficulté particulière. Reste la lecture, à laquelle les garçons s'adonnent peu.

Pour avoir une vue d'ensemble, prenons les derniers résultats aux épreuves

uniques de juin 2006. Le taux de réussite des filles est de 84 % et celui des garçons, de 82,4 %. La moyenne chez les filles s'élève à 73,2 % contre 72 % chez les garçons. Pas de fossé, donc.

N'empêche qu'au Québec, les filles ont été plus motivées, plus vaillantes et plus persévérantes que les garçons depuis 15 ans, dépassant à ce chapitre leurs consœurs des autres provinces canadiennes, et même celles de plusieurs pays de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). En 2000, 92 % des jeunes Québécoises ont obtenu leur diplôme d'études secondaires (DES), comparativement à 83 % des Canadiennes. La moyenne s'établissait à 80 % pour l'ensemble des filles des pays industrialisés de l'OCDE.

De leur côté, les jeunes Québécois, avec un taux d'obtention du DES de 79 % au tournant des années 2000, dépassaient eux aussi la moyenne canadienne des garçons (73 %), mais avec moins d'éclat. Pas de quoi pavoiser, mais aucun motif d'inquiétude non plus.



Donc, en dépit d'un certain discours d'apitoiement sur les garçons, un regard attentif démontre que ce ne sont pas les garçons qui sont faibles, mais plutôt les filles qui sont fortes. « Les écarts entre les filles et les garçons ont toujours été présents. Les filles ont généralement mieux performé. Marie-Gérin Lajoie, première Québécoise à obtenir un diplôme universitaire en 1911, s'est classée au premier rang provincial quand elle a été diplômée », signale Francine Descarries, professeure de sociologie attachée à l'Institut de recherches et d'études féministes de l'Université du Québec à Montréal.

Au nom de quelle logique tordue les succès des filles devraient-ils enlever quelque chose aux garçons? « Il ne s'agit pas ici d'un jeu de vases communicants où ce qui est mérité par les filles enlèverait quoi que ce soit aux garçons », rappelle fort à propos le chercheur Jean-Claude St-Amant de l'Université Laval dans *Les Garçons et l'école*, paru cette année aux Éditions Sisyph.

DES FILLES ET DES FILS VAINQUEURS

Le sexe des élèves n'est d'ailleurs pas le facteur le plus significatif : le milieu socioéconomique a plus d'importance dans la réussite scolaire.

« Les écarts entre les résultats des garçons de milieu aisé et ceux de milieu défavorisé sont plus grands qu'entre les filles et les garçons, tous groupes sociaux confondus. Les garçons sont plus affectés que les filles lorsqu'ils sont issus d'un milieu socioéconomique plus faible », rappelle le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport dans le document *La réussite scolaire des garçons et des filles. L'influence du milieu socioéconomique*, publié en 2005.

Les filles des milieux défavorisés s'en sont mieux sorties que les garçons, entre autres parce qu'elles se sont affranchies de certaines attitudes stéréotypées qui les éloignaient de la réussite scolaire.

Les filles des milieux défavorisés s'en sont mieux sorties que les garçons, entre autres parce qu'elles se sont affranchies de certaines attitudes stéréotypées qui les éloignaient de la réussite scolaire. Les garçons, eux, ont

continué de privilégier la culture du jeu et d'adopter des raisonnements du style « l'école ça ne sert à rien, je n'en ai pas besoin, je peux me débrouiller sans diplôme ».

Ces attitudes qui enferment les individus dans des carcans n'ont pas disparu des écoles, loin s'en faut. Mais une nouvelle question se pose : les filles ne succombent-elles pas en plus grand nombre qu'avant à ces malheureux stéréotypes et à de nouveaux effets de mode comme les gadgets technos?

CONNAÎTRE iPod, Internet, Microsoft...

« La valeur accordée à l'éducation n'est pas aussi répandue dans la société qu'on pourrait le croire. Souvent, l'école est perçue plus comme un milieu de socialisation que comme un endroit pour réussir », commente Dominique Faille, enseignante à la Polyvalente Lucien-Pagé, à Montréal.

Febrile et enthousiaste en ce début d'année scolaire, M^{me} Faille est visiblement très attachée à son école multiculturelle. Cela dit, elle refuse de se mettre la tête dans le sable et demeure réaliste. « Une des grosses batailles de cette année portera sur le téléphone cellulaire. » Le personnel souhaite éliminer les conversations et la rédaction



Cybermentores

Pour choisir une carrière différente,

pour l'une des lauréates des concours Chapeau, les filles! ou Excella Science.

www.mels.gouv.qc.ca/cybermentores

Cheminements - Anecdotes - Conseils

Les cybermentores vous écoutent et vous parlent des professions et des métiers traditionnellement masculins.

Éducation,
Loisir et Sport

Québec 

de messages textes en classe ainsi que les prises de photos d'enseignants à leur insu. « Ce ne sera pas facile parce que les élèves ont tous leur cellulaire. C'est leur ligne de vie, dit l'enseignante. Si tu ne l'as pas, tu n'es rien. » Elle sourit en repensant à sa propre adolescence : « L'idée de rester chez soi pour attendre un appel, c'est totalement dépassé. Nous sommes dans la culture de l'instantané. »

Le cellulaire tout comme la panoplie de gadgets technologiques interpellent la présidente de la Commission scolaire de Montréal, Diane De Courcy. « La façon d'apprendre, plus particulièrement chez les filles, a changé depuis cinq ou six ans. Avant, elles étaient moins influencées par la culture du jeu, liée par exemple aux jeux vidéo. Aujourd'hui, elles vivent pleinement dans le monde de l'échange, avec le cellulaire, le clavardage, la télérealité et les balades sur Internet », constate celle qui dirige la plus importante commission scolaire du Québec.

M^{me} De Courcy croit qu'il faudra intégrer ces nouveaux outils dans l'apprentissage plutôt que de leur livrer une bataille perdue d'avance. Elle prévoit des débats vigoureux autour de cette question.

Les retombées du féminisme

Personne ne songerait à minimiser ce que Francine Descarries appelle le « capital culturel » des familles, facteur déterminant dans la réussite. L'appui des parents et l'imposition de limites sont en effet primordiaux. D'ailleurs,

« Aujourd'hui, les filles vivent pleinement dans le monde de l'échange, avec le cellulaire, le clavardage, la télérealité et les balades sur Internet. »

Diane De Courcy

ce sont les encouragements des mères, notamment dans les milieux défavorisés, qui expliquent en grande partie la motivation des filles et leur persévérance des 20 dernières années.

Les chercheurs en éducation Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amant ont permis de mieux saisir le phénomène au milieu des années 1990 en effectuant une enquête qui a eu l'effet d'une bombe. Après avoir interrogé 2 249 élèves de 3^e secondaire répartis dans 24 écoles, ces deux experts de

l'Université Laval ont conclu que les filles avaient bénéficié d'un formidable soutien de la part de leurs mères, sans nul doute une des plus belles retombées du mouvement féministe.

« Étudie, ma fille, tu auras un bon travail, tu seras indépendante et tu t'en sortiras mieux que moi. » Comme une puissante vague de fond, cette stimulation a littéralement lancé les filles dans la sphère de la réussite scolaire. Telle était la volonté des femmes de pousser leurs filles vers un monde plus vaste que le leur, grâce à l'éducation. Les vieux rôles étaient mis de côté.

« Un meilleur rendement scolaire passe par un affranchissement des modèles de sexe », souligne Pierrette Bouchard. Plus vous êtes prisonnier de certains modèles traditionnels liés à votre sexe, moins vous serez enclin à vouloir réussir. Et plus la scolarité des parents est élevée, moins les enfants adhéreront à certains stéréotypes de conformisme social. »

Par exemple, les garçons qui sont obsédés par le désir d'acheter une moto, une auto ou le dernier équipement sportif à la mode répondent à des modèles traditionnels qui vont rapidement les éloigner de l'école : ces jeunes voudront faire de l'argent.



LES DEVOIRS ? C'EST OUT !

Nos échanges avec des élèves nous ont appris que dans plusieurs écoles, « les devoirs, c'est out ». Être assidu, c'est mauvais pour l'image.

Alba, une fille formidable, étudie en 4^e secondaire dans une école publique de Montréal où ceux qui font leurs devoirs posent un geste quasi politique, et le font à leurs risques et périls. « Tu ne fais pas tes devoirs ici parce que tu veux être considéré(e) comme rebelle », affirme-t-elle.

Tel est le pouvoir de la gang, souvent constituée de jeunes éprouvant des difficultés et

affichant un mépris évident vis-à-vis de la réussite. Pas facile de tenir tête à ces groupes.

Pourtant, Alba s'en tire bien. Elle fait ses devoirs ET est cool. Elle réussit cet exploit notamment grâce à une personnalité forte, à son implication remarquée au théâtre et, n'en doutons pas, à un milieu familial qui veille au grain, avec bienveillance et fermeté. Alba ne peut faire du théâtre que si elle a terminé ses devoirs. Et ses résultats doivent être satisfaisants si elle veut sortir... **P.D.R.**

Jusqu'à maintenant, les filles s'en sont mieux tirées, mais les tentations ne manquent pas de leur côté...

Le danger de l'hypersexualisation

M^{me} Bouchard ne cache pas son inquiétude vis-à-vis de l'hypersexualisation de la société, qui frappe les jeunes filles de plein fouet. « Pour les filles et leurs mères, avoir un métier, devenir indépendante, dans une perspective de femme, ça brisait le déterminisme social. Aujourd'hui, je suis frappée par l'impact de la culture pornographique sur la nouvelle génération », confie la chercheuse au cours d'un entretien.

Elle admet avoir ressenti un choc récemment lorsqu'elle a vu sa nièce de 11 ans sortir de l'autobus scolaire avec une tenue vestimentaire qui aurait mieux convenu à une jeune femme. « Mon cœur s'est serré. Je voyais un stéréotype vivant venir vers moi. Nous

imprégnons nos enfants d'une sexualité adulte qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, constate-t-elle. C'est non seulement l'école, mais toute la société qui doit se responsabiliser à ce sujet. »

Dans une étude qu'elle a réalisée en février dernier, M^{me} Bouchard constate que « lorsque les enfants, les adolescents, les adolescentes sont imprégnés d'allusions sexuelles constantes, ils commencent à voir le monde autour d'eux uniquement en fonction de son contenu sexuel. [...] Les magazines disent aux jeunes filles comment se trouver un chum, en ayant l'air *hot* et *sexy* ».

Le phénomène a un lien direct avec la réussite scolaire. À la Polyvalente Lucien Pagé, la psychoéducatrice Louise Gagné ne se gêne pas pour apostropher des jeunes filles. « Je dis parfois à certaines : "Habillée comme ça, tu as l'air d'un objet sexuel. Est-ce bien là ce que tu veux ?" Et non, ce n'est pas ce qu'elles veulent. »

M^{me} Gagné travaille dans cette école multiculturelle depuis 18 ans. Elle reçoit les élèves qui ont des troubles de comportement. Trois sur quatre sont des garçons. Mais à ce chapitre, « les filles ont pris du galon », ajoute-t-elle. Drogue, appartenance à des gangs, prostitution... et violence surtout.

L'enseignante Dominique Faille partage les préoccupations de M^{me} Bouchard. « Que faire lorsque le message que les jeunes filles reçoivent se résume à "tant que tu es belle et que tu as des gros seins, t'es correcte" ? » demande-t-elle.

Pierrette Bouchard abonde dans le même sens : « Il est tellement important que les filles développent leur esprit critique et surtout leurs talents ! » Elle croit que le stéréotype le plus fort est celui de la séductrice, de la vamp qui mise tout sur l'apparence et la consommation. Attention les filles, danger !



Ensemble, vers l'égalité

Parmi les responsabilités qui me sont dévolues comme ministre, celle qui concerne la politique gouvernementale pour l'égalité entre les femmes et les hommes, *Pour que l'égalité de droit devienne une égalité de fait*, m'importe tout particulièrement. Pour le gouvernement du Québec, l'égalité entre les femmes et les hommes constitue une valeur fondamentale qu'il faut protéger et renforcer. Cette valeur se traduit concrètement dans plusieurs des gestes posés par le premier ministre, dont celui de nommer un Conseil des ministres composé d'un nombre égal de femmes et d'hommes.

Ensemble, filles et garçons, vous pouvez jouer un rôle de premier plan dans le développement de rapports égalitaires. Je vous convie à prendre toute votre place et à faire reculer les barrières que présentent parfois les rôles féminins et masculins traditionnels. Votre dynamisme et vos idéaux permettront de faire évoluer les modèles et contribueront à atteindre l'égalité de fait.

La ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine,



Christine St-Pierre

Québec 

stéréotypes
socialisation
égalité identité
valeurs jeunes
affirmation
médias
Internet
hypersexualisation
vidéoclips
respect
amitié amour
authenticité

VOUS
ENSEIGNEZ ?

DES OUTILS POUR VOUS

Vous enseignez au secondaire et l'égalité entre les femmes et les hommes vous préoccupe ? Rendez-vous sur www.egalitejeunesse.com pour voir les outils que le Conseil du statut de la femme (CSF) développe pour les écoles. Vous voulez appuyer nos actions de sensibilisation auprès des jeunes ? Prenez quelques instants pour remplir cette fiche d'inscription dès aujourd'hui. Un bref formulaire d'évaluation de la *Gazette des jeunes* et de nos outils jeunesse vous sera acheminé dans quelques mois. En échange de cette évaluation, vous courrez la chance de gagner l'un des 10 abonnements d'un an à la *Gazette des femmes*, d'une valeur de 10 \$.

Posez ce petit geste pour une grande cause !

Nom :

Adresse personnelle :

Courriel :

Téléphone :

Adresse de l'école :

Téléphone de l'école : ()

Niveau d'enseignement :

La meilleure façon de vous contacter :

Par la poste ☐ Par courriel ☐

Veuillez retourner ce formulaire à l'adresse suivante :

Vous enseignez ?

Conseil du statut de la femme
800, place D'Youville, bureau 300
Québec (Québec)
G1R 6E2

**Mon cabas
je l'utilise !**



**Un + pour moi, et
l'environnement**

Participez à l'action des membres Afeas!

Éliminez les sacs
de plastique!

Utilisez votre cabas!

400 ans

pour qu'un sac de
plastique se dégrade
dans l'environnement.

1 à 2 milliards

de sacs de plastique
utilisés chaque année
au Québec.



Une association d'éducation,
d'action et de défense des
droits des femmes.
www.afeas.qc.ca

Progressiste un jour.....

Sur la galerie de sa maison de l'île d'Orléans, face au fleuve, j'ai rencontré Jean-Claude St-Amant, qui vient de publier *Les Garçons et l'école*. Les oiseaux pépient dans mon bureau tandis que j'écoute l'entrevue réalisée avec ce passionné de réussite scolaire et de justice sociale. Ancien professeur – il faisait partie du groupe de recherche La maîtresse d'école, qui a inventé la pédagogie progressiste dans les années 1970 –, l'homme aujourd'hui retraité a encore beaucoup à dire et à écrire. Difficile pour lui de déposer le crayon.

Propos recueillis par Hélène Sarasin

Vous avez mené au cours des dernières années plusieurs recherches qui ont confirmé l'importance du facteur socioéconomique dans la réussite scolaire. Vous avez également établi le rôle des stéréotypes; vous y revenez dans votre livre. En fait, vous nous dites que l'on crée bien les garçons que l'on veut.

On « fabrique » effectivement les garçons et les filles. Du côté des filles, comme les mères ont redéfini leurs valeurs avec le féminisme, on a assisté à une ouverture dans la conception du rôle des femmes. Les filles pensent encore au couple, au fait d'avoir des enfants, mais elles y réfléchissent maintenant en visant l'autonomie financière, l'indépendance.

Vous expliquez que les filles ont nettement pris conscience de l'importance des études pour obtenir de la reconnaissance dans la société, ce qui n'a pas été le cas des garçons car pour eux, jusqu'à tout récemment, c'était possible d'avoir un poste bien rémunéré sans avoir persévéré à l'école.

Effectivement. Si on regarde les taux de chômage, celui des filles sans diplôme est quatre fois supérieur à celui des garçons. Cette statistique a tout pour inciter le clan féminin à rester à l'école ! Mais la réalité du travail change et les emplois très bien rémunérés dans l'industrie sont en voie de disparition – sauf exception, comme en Alberta. Tous les nouveaux emplois demandent une certaine scolarité. Les jeunes hommes sans diplôme restent donc de plus en plus

sur le carreau. D'où l'inquiétude qu'on remarque actuellement sur le plan social.

Vous avez constaté que les garçons ont des notes semblables à celles des filles, sauf en lecture et en écriture où elles dominent de façon plus marquée. Le problème n'est donc pas aussi grave et généralisé que le discours ambiant le laisse croire. Vous indiquez en fait très clairement que ce sont les garçons des milieux défavorisés qui ont des difficultés à l'école. Cela dit, comment expliquer que les filles du Québec soient si fortes, plus fortes que les filles du reste du Canada et même de tous les pays membres de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) ?

Le féminisme.

Mais le féminisme existe aussi ailleurs.

Dans les années 1970, au Québec, les femmes ont choisi l'éducation comme moyen d'intervention. Il y a eu une forme de connivence entre les enseignantes, les femmes du ministère de l'Éducation et des autres ministères et celles des comités de femmes des centrales syndicales. Toutes ont voulu se servir de l'éducation comme outil.



Le ministère de l'Éducation a mené des actions contre les stéréotypes qui freinaient les filles. Les écoles et les syndicats ont emboîté le pas. On est intervenu pour convaincre les filles qu'elles étaient bonnes en mathématiques, pour les inciter à aller en sciences et à choisir des métiers non traditionnels. Et cela a porté fruit. Cela a eu un impact réel.

Cela nous ramène au principe de base de votre ouvrage, soit le fait que la réussite scolaire a un lien avec l'identité.

Absolument. C'est la façon de se penser dès sa jeunesse, de se projeter dans l'avenir et de prendre les moyens pour arriver à ses buts qui fait qu'on réussit ou pas.

Les filles ne se disent pas féministes, mais elles n'acceptent pas d'être limitées parce qu'elles sont des filles. Elles ont appris de leurs mères qu'elles ont des droits. Malgré tout, il y a encore des ghettos où les filles n'ont pas réussi à s'introduire réellement : les sciences appliquées, les sciences pures et le génie. Dans ces milieux, la discrimination systémique existe toujours. On ne voit cela nulle part pour les hommes. Rien ne les empêche de travailler partout, par exemple au primaire.

Vous dites que de façon générale, les filles ont une attitude différente de celle des garçons, une motivation particulière à l'école, qu'elles prennent en main leur scolarisation.

Il y a deux choses qui favorisent la réussite. Premièrement, il faut être capable d'être autonome, c'est-à-dire de s'organiser pour faire ses devoirs, et pour les faire quand c'est le temps.

Deuxièmement, il y a le plaisir de faire. Ça, les filles l'ont. Prenons la lecture, par exemple : tu commences à lire un peu, tu aimes ça, tu continues, tu lis un peu plus et finalement, assez rapidement, cela devient une habitude systématique. Les filles ont découvert ce plaisir.

Est-ce que les filles sont mieux « coachées » pour arriver à cette autonomie dont vous parlez ? Est-ce que les parents interviennent différemment avec elles ?

Même si les parents disent qu'ils traitent leurs filles et leurs garçons de façon égale, on constate dans les faits qu'ils sont plus exigeants avec leurs filles. Les filles développent donc leur autonomie à travers cette dynamique. Elles apprennent à faire ce qu'il faut, à s'organiser.

« On laisse plus de liberté aux garçons, on leur impose moins de contraintes. Parce qu'ils sont des gars, on accepte qu'ils aient un comportement différent. »

Jean-Claude St-Amant

Autre fait à noter : les mères, mais aussi les pères, rappellent aux filles qu'elles seront plus indépendantes grâce aux études. Les parents sont conscients d'un enjeu propre aux filles, celui de ne pas dépendre de quelqu'un.

Et avec les garçons, que font les parents ?

Les parents veulent le bien de leurs enfants et ils ont le même message pour leurs garçons que pour leurs filles. Ils leurs disent de continuer d'aller à l'école, que c'est important, qu'ainsi ils vont s'assurer un meilleur avenir.

Le problème, c'est qu'il n'y a pas que les parents qui interviennent auprès des jeunes. Il y a les pairs. Et ce qu'on voit, c'est que du côté des garçons, le message des parents est en contradiction avec la culture masculine ambiante. Le père et la mère doivent combattre l'influence des pairs, ce qui n'est pas le cas pour les filles. La culture des filles ne les mène pas vers cette prise de distance avec l'école qui caractérise un bon nombre de garçons.

Il y a donc une culture ambiante qui confirme les garçons dans certains comportements, qui les excuse aussi.

Effectivement, et il y a des choses qu'on ne leur apprend malheureusement pas. Dès l'entrée à la maternelle des garçons, et cela a été vérifié notamment en France, on constate qu'il y a des lacunes dans leur éducation. Des lacunes qui ont trait à la sociabilité. Un certain nombre d'entre eux deviennent violents, ont tendance à s'isoler ou refusent de participer à certaines activités. Pourquoi ? Parce qu'on n'est pas intervenu à la maison quand ils manifestaient ce type de comportements. On leur laisse plus de liberté, on leur impose moins de contraintes. Parce qu'ils sont des gars, on accepte qu'ils aient un comportement différent. On commence là à construire des différences, à « fabriquer » des garçons. Le manque de sociabilité est la principale lacune des garçons qui arrivent à l'école, et on trouve cela normal. Pire, on revendique maintenant qu'ils puissent rester comme cela.

Et donc on suggère d'adapter l'école à eux. De là toutes sortes de stratégies – les faire bouger davantage, leur offrir un modèle masculin... – qui ne peuvent selon vous régler quoi que ce soit.

Non, parce que ces stratégies ne s'attaquent pas au vrai problème. La question de l'énergie par exemple. Les filles en ont aussi, de l'énergie, mais elles ont appris à la contrôler, à la canaliser, à l'exprimer quand c'est le temps. Pas quand il y a autre chose à faire. Les garçons, eux, ne l'ont pas appris. On les excuse et on les laisse faire en disant qu'ils ont trop d'énergie. Et puis quand ils sont rendus au secondaire, on les fait jouer au football en se disant qu'ils vont aller mieux à l'école. Mais cela n'a aucun sens. On perçoit les gars d'une certaine façon, et on les pousse à devenir encore plus conformes à cette perception. Ce qu'il faut, c'est les responsabiliser. Ce principe est d'ailleurs à la base des écoles de raccrocheurs.

Tu as un devoir à remettre demain, tu le remets. On leur martèle ce discours.

Il n'y a pas de raccourci possible, donc. Si tu veux faire un apprentissage intellectuel, tu dois t'arrêter, te concentrer, mémoriser...

Oui, et ce qui est frappant – c'est d'ailleurs une perception assez répandue au sein du personnel scolaire, notre dernière recherche le démontre –, c'est que bien des gens considèrent que les filles utilisent cette stratégie parce qu'elles sont dociles. C'est renversant. Ça c'est un stéréotype.

Comment expliquer cette attitude du personnel scolaire ?

On a vérifié d'où viennent les « croyances » des professeurs. On s'est rendu compte que leur principale source de renseignements, ce sont les médias. Et que trouve-t-on dans les médias en ce moment ? Le discours des masculinistes.

La deuxième source d'information des professeurs, c'est l'observation en classe. Mais s'ils ont déjà une idée préconçue...

Comment expliquez-vous la facilité avec laquelle le discours des masculinistes circule au Québec ?

Il y a des hommes qui ont décidé de prendre l'offensive, qui ont évalué que c'était possible de le faire. C'est un *backlash*. Et les médias ont diffusé les prétentions masculinistes en disant que c'était nouveau. Des hommes qui parlent, c'était nouveau. Comme si cela n'avait pas toujours existé. Enfin, les médias ont dit qu'ils agissaient dans un souci d'objectivité...

Tout cela crée une telle ambiance dans la société que vous vous dites inquiet pour les filles.

Oui. Parce que quand on entend que le problème des décrocheurs est lié au manque de modèles masculins ou à la mixité et qu'on fait face à des propositions comme celles d'ajouter des activités sportives à l'école ou de séparer les garçons des filles, on ne peut pas répondre seulement : « Non, ce n'est

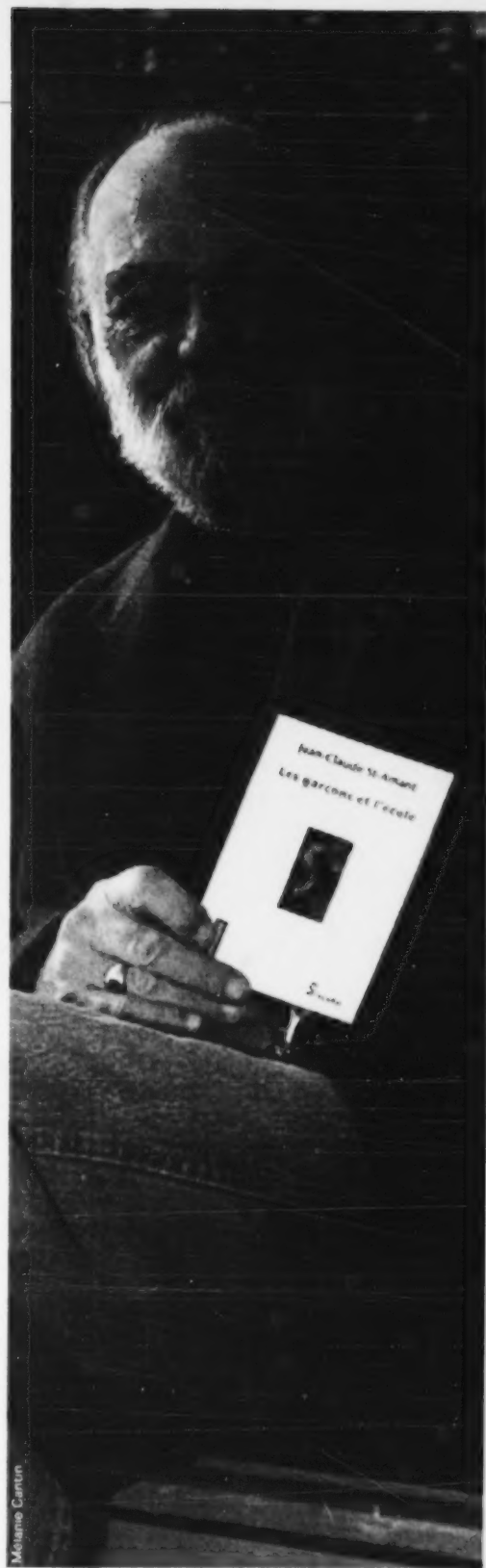
pas une voie prometteuse. » On est obligé de démontrer que ça ne tient pas la route, ce qui est long. Conséquence ? Pendant ce temps-là, on ne fait pas ce que l'on devrait faire, c'est-à-dire des programmes adaptés.

Selon vous, quels gestes faudrait-il poser pour aider les garçons et les filles qui risquent de décrocher ?

Je suggère trois pistes. La première : une intervention contre les stéréotypes masculins et féminins. Les filles sont fortes, mais ce sera quoi dans 10 ans si on ne continue pas à les encourager ? Cesser de soutenir les filles n'est pas une façon de réduire les écarts entre elles et les garçons. Il y a dans cette lutte contre les préjugés un gain à faire sur le plan scolaire mais aussi sur le plan social. Si l'on souhaite avoir des gens équilibrés et ouverts dans notre société, je pense qu'on doit poursuivre ce qu'on a commencé, en jetant un regard critique sur les stéréotypes.

La deuxième piste, c'est la lecture. On sait depuis longtemps que plus les jeunes lisent, mieux ils réussissent à l'école. Une découverte encore plus importante est que la lecture peut renverser l'effet de l'appartenance à un milieu pauvre. Même si le facteur socioéconomique reste déterminant pour la réussite scolaire, la lecture est une avenue royale pour surmonter cet obstacle-là. Lors d'une expérience menée récemment dans un milieu multiethnique défavorisé, le taux de réussite des élèves était de 95 % après trois ans de lecture fréquente, et l'écart entre les garçons et les filles avait disparu.

Enfin, la troisième avenue est l'autonomie. Être autonome, ça s'apprend. On peut éduquer les jeunes à ça. On les éduque en leur donnant des responsabilités, en étant exigeant, sans passe-droits. En leur disant que des efforts, il faut en faire. Que plus l'en fais, plus ça va être facile, et que plus tu vas aimer ça. On le voit chez les filles du secondaire. Elles aiment faire leurs travaux. Chez les garçons, on doit contrer la culture du jeu extrêmement présente qui s'oppose à l'effort.



Jean-Claude St-Amant, un professeur qui défie le discours ambiant avec les résultats de ses recherches.

PAS 36 SOLUTIONS

2 octobre, 16 h 30, École Les Compagnons-de-Cartier. Le soleil s'éternise, l'air sent les feuilles sèches. Ma mission : faire parler quatre garçons et trois filles de devoirs, d'études et de décrochage scolaire.

Si, au départ, je sens un certain malaise, la glace fond vite. D'une question à l'autre, Antoine, Pascale, Philippe, Pierre-Antoine, Marie-Philippe, Samuel et Sara me racontent leurs stratégies pour réussir à l'école. Finalement, que l'on soit de sexe féminin ou masculin, il ne semble pas y avoir 36 solutions. Il faut s'asseoir, étudier et avoir un but.

Propos recueillis par Hélène Sarrasin

- **P** lus de garçons que de filles décrochent de l'école. Vous avez une idée de la raison ?

Marie-Philippe : C'est en partie l'effet des stéréotypes, je crois. On s'attend à ce qu'il y ait plus de gars que de filles qui décrochent.

Antoine : Les profs, c'est plus souvent des femmes et elles s'entendent mieux avec les filles. Je vois plus souvent des gars s'engueuler avec leurs profs que des filles.

Marie-Philippe : Je suis d'accord. Aussi, ce n'est pas tous les gars, mais j'en vois un bon nombre qui disent : « J'ai eu 36 %, je suis cool. » C'est le genre « je m'en fous de l'école, c'est plus cool de s'en foutre que d'étudier ». Pour eux, étudier, c'est pas cool.

Pierre-Antoine : En secondaire 1, 2 et 3, les filles sont plus matures que les gars. Elles ont plus « le rythme de l'étude ». Le déclin se fait plus tard chez les gars. Par exemple, pour moi, il s'est fait seulement l'an passé, depuis que j'ai un but. Aller à l'école, avant, je voyais ça comme une tâche. C'était plate.

Pascale Gauthier, Marie-Philippe Garon et Sara St-Laurent ont répondu à nos questions.



Antoine : Mais se vanter d'avoir de mauvaises notes, il n'y a pas que les gars qui font ça. J'ai vu des filles le faire.

Marie-Philippe : C'est vrai, il y en a.

Antoine : Si j'ai une bonne note, je suis content, mais si j'ai une mauvaise note, je vais peut-être essayer d'en rire.

Marie-Philippe : Je trouve que ce qu'Antoine dit est juste. Je n'avais jamais vu ça de cette façon, que c'était peut-être une façon de dédramatiser. Moi, je capote quand j'ai une mauvaise note.

Pascale : Si certains jeunes décrochent, c'est peut-être aussi parce qu'ils n'ont pas de but. Si tu te fixes un but, tu sais où tu t'en vas. Tu vas avoir de la motivation et tu vas mettre le temps et l'énergie pour l'atteindre.

Antoine : Il faut dire aussi qu'au début de l'année, les notes comptent pas mal moins qu'à la fin de l'année. Alors, il y a beaucoup d'élèves qui ne se forcent pas en début d'année scolaire. Comme moi l'an dernier. Je ne suis pas stupide et je savais qu'à la fin, je devrais me rattraper. Mais le problème, c'est que tu n'es pas toujours capable de te rattraper.

Marie-Philippe : Si tu commences l'année du mauvais pied, tu prends un mauvais beat. Et à la fin de l'année, c'est dur de te « grounder ».

Pierre-Antoine : Ce que j'ai remarqué, c'est que c'est en secondaire 3 que le monde comprend qu'il faut travailler. Même s'il y en a qui gardent le même beat relax jusqu'en secondaire 5.

Marie-Philippe : C'est vrai, en 3^e secondaire, il y a un début de prise de conscience et de transition, mais pour beaucoup de personnes, ça se passe en 4^e secondaire seulement.

Antoine : Pour aller au cégep, ce sont les notes de 4^e et 5^e secondaire qui comptent, alors moi, jusqu'à cette année, je me disais : « Avant, ça ne sert à rien. »

Pierre-Antoine : Secondaire 3, c'est facile si on compare à secondaire 4. Il y a vraiment une différence. Peut-être que ça en décourage certains et que ça les incite à décrocher.

« Si certains jeunes décrochent, c'est peut-être aussi parce qu'ils n'ont pas de but. Si tu te fixes un but, tu sais où tu t'en vas. »

Pascale

Antoine : La différence, c'est qu'en 4^e secondaire, tous les crédits, faut travailler pour.

Sara : Je ne vois pas beaucoup de différences entre les filles et les gars, ni dans les notes ni dans les comportements. Dans mon groupe, il y a un gars et une fille qui ont décroché.

Marie-Philippe : Il y en a qui n'ont qu'un intérêt : faire le party. Ils lâchent puis ils reviennent à l'école plus tard.

Et vos parents, qu'est-ce qu'ils vous disent par rapport à l'école ? Ils vous encouragent ?

Philippe : Rien. Mes parents me laissent aller. En secondaire 4, tu es rendu assez vieux pour gérer tes affaires. Si tu fais pas tes devoirs, c'est toi le pire.

Et avant, tes parents te disaient de les faire ?

Philippe : Ils me l'ont toujours dit.

Samuel : Depuis secondaire 1, mes parents ne me disent plus de faire mes devoirs parce qu'ils savent que je les fais, qu'ils n'ont pas besoin de me pousser.

C'est durant ton primaire que tu as acquis cette discipline ?

Samuel : Oui.

Antoine : C'est une méthode de travail. Quand tu arrives le soir, tu fais tes devoirs tout de suite. Avant, il m'arrivait de me dire : « Je vais les faire plus tard. » Par exemple, après le basket. Mais à un certain moment, tu en as trop à faire. Tu ne les fais donc pas aussi bien.

Marie-Philippe : Je pense que les parents qui poussent dans le dos de leurs enfants au secondaire se trompent. Au primaire, les parents doivent donner de bonnes habitudes de travail à leurs enfants. Mais quand on arrive au secondaire, on s'en rend compte de nos erreurs. Si tes parents te forcent à

Avec vous depuis plus de 30 ans

2006 Deux poids, deux mesures • 2005 Le grand saut • 2005 Encore ! • 2004 Perdus dans le trafic • 2004 Tout feu, tout femme
2003 Le vent dans les voiles • 2002 Trop sur le dos, gros sur le cœur • 2001 Ce que femme peut • 2000 La mammo... quel scénario ?
1999 Une non-tradition dans la famille • 1997 La vie au vestiaire • 1996 Ten connais une • 1995 Arrête M'harcél • 1993 Les biens amoureux
1991 Le plafond de verre • 1988 L'égalité brille pour tout le monde • 1986 Ça crève les yeux, ça crève le cœur • 1985 L'égalité en affaires
1984 Pensons-y bien • 1982 Moi c'est pas pareil... j'travaille • 1981 Ben voyons bébé... y'a rien là • 1980 Un ménage de comédie
1978 Feu ai ma clique... moi aussi

DU THÉÂTRE
POUR LE 8 MARS

THEATRE
PARMINOU

RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT !

819 758-0577 - Isabelle Beaudoin - poste 28 - www.parminou.com

Antoine : Mais se vanter d'avoir de mauvaises notes, il n'y a pas que les gars qui font ça. J'ai vu des filles le faire.

Marie-Philippe : C'est vrai, il y en a.

Antoine : Si j'ai une bonne note, je suis content, mais si j'ai une mauvaise note, je vais peut-être essayer d'en rire.

Marie-Philippe : Je trouve que ce qu'Antoine dit est juste. Je n'avais jamais vu ça de cette façon, que c'était peut-être une façon de dédramatiser. Moi, je capote quand j'ai une mauvaise note.

Pascale : Si certains jeunes décrochent, c'est peut-être aussi parce qu'ils n'ont pas de but. Si tu te fixes un but, tu sais où tu t'en vas. Tu vas avoir de la conviction et tu vas mettre le temps et l'énergie pour l'atteindre.

Antoine : Il faut dire aussi qu'au début de l'année, les notes comptent pas mal moins qu'à la fin de l'année. Alors, il y a beaucoup d'élèves qui ne se forcent pas en début d'année scolaire. Comme moi l'an dernier. Je ne suis pas stupide et je savais qu'à la fin, je devrais me rattraper. Mais le problème, c'est que tu n'es pas toujours capable de te rattraper.

Marie-Philippe : Si tu commences l'année du mauvais pied, tu prends un mauvais beat. Et à la fin de l'année, c'est dur de te « grounder ».

Pierre-Antoine : Ce que j'ai remarqué, c'est que c'est en secondaire 3 que le monde comprend qu'il faut travailler. Même s'il y en a qui gardent le même beat relax jusqu'en secondaire 5.

Marie-Philippe : C'est vrai, en 3^e secondaire, il y a un début de prise de conscience et de transition, mais pour beaucoup de personnes, ça se passe en 4^e secondaire seulement.

Antoine : Pour aller au cégep, ce sont les notes de 4^e et 5^e secondaire qui comptent, alors moi, jusqu'à cette année, je me disais : « Avant, ça ne sert à rien. »

Pierre-Antoine : Secondaire 3, c'est facile si on compare à secondaire 4. Il y a vraiment une différence. Peut-être que ça en décourage certains et que ça les incite à décrocher.

Si certains jeunes décrochent, c'est peut-être aussi parce qu'ils n'ont pas de but. Si tu te fixes un but, tu sais où tu t'en vas. »

Pascale

Antoine : La différence, c'est qu'en 4^e secondaire, tous les crédits, faut travailler pour.

Sara : Je ne vois pas beaucoup de différences entre les filles et les gars, ni dans les notes ni dans les comportements. Dans mon groupe, il y a un gars et une fille qui ont décroché.

Marie-Philippe : Il y en a qui n'ont qu'un intérêt : faire le party. Ils lâchent puis ils reviennent à l'école plus tard.

Et vos parents, qu'est-ce qu'ils vous disent par rapport à l'école ? Ils vous encouragent ?

Philippe : Rien. Mes parents me laissent aller. En secondaire 4, tu es rendu assez vieux pour gérer tes affaires. Si tu fais pas tes devoirs, c'est toi le pire.

Et avant, tes parents te disaient de les faire ?

Philippe : Ils me l'ont toujours dit.

Samuel : Depuis secondaire 1, mes parents ne me disent plus de faire mes devoirs parce qu'ils savent que je les fais, qu'ils n'ont pas besoin de me pousser.

C'est durant ton primaire que tu as acquis cette discipline ?

Samuel : Oui.

Antoine : C'est une méthode de travail. Quand tu arrives le soir, tu fais tes devoirs tout de suite. Avant, il m'arrivait de me dire : « Je vais les faire plus tard. » Par exemple, après le basket. Mais à un certain moment, tu en as trop à faire. Tu ne les fais donc pas aussi bien.

Marie-Philippe : Je pense que les parents qui poussent dans le dos de leurs enfants au secondaire se trompent. Au primaire, les parents doivent donner de bonnes habitudes de travail à leurs enfants. Mais quand on arrive au secondaire, on s'en rend compte de nos erreurs. Si tes parents te forcent à

Avec vous depuis plus de 30 ans

2006 Deux poids, deux mesures • 2005 Le grand saut • 2005 Encore ! • 2004 Perdus dans le trafic • 2004 Tout feu, tout femme
2003 Le vent dans les voiles • 2002 Trop sur le dos, gros sur le cœur • 2001 Ce que femme peut • 2000 La mamme... quel scénario ?
1999 Une non-tradition dans la famille • 1997 La vie au vestiaire • 1996 J'en connais une • 1995 Arrête M'harcel • 1993 Les bleus amoureux
1991 Le plafond de verre • 1988 L'égalité brille pour tout le monde • 1986 Ça crève les yeux, ça crève le cœur • 1985 L'égalité en affaires
1984 Pensons-y bien • 1982 Moi c'est pas pareil... j'travaille • 1981 Ben voyons bébé... y'a rien là • 1980 Un monsieur de comé
1978 J'en ai ma claque... moi aussi

DU THÉÂTRE

POUR LE 8 MARS

THÉÂTRE
PARMINOU

RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT !

819 758-0577 - Isabelle Beaudoin - poste 28 - www.parminou.com



Antoine Morin,
Filion, Samuel
Godbout, Pierre-
Antoine Lachance et
Philippe Lebel ont
aussi participé à la
discussion.

Mélanie Camus

faire tes devoirs, te menacent de te priver de sorties, ça crée des froids inutiles. Tes parents veulent ton bien, mais ils ne peuvent pas te contrôler si toi tu ne veux pas travailler pour ta réussite.

La méthode de travail, c'est important de l'acquiescer, mais il faut aussi avoir un but. Moi, je veux être à l'aise financièrement. Beaucoup de jeunes disent qu'ils veulent avoir de l'argent mais ne prennent pas les moyens d'y arriver; ils ne savent pas encore ce qu'ils veulent faire dans la vie et ils n'ont pas les notes pour avoir un travail payant.

En résumé, les bonnes habitudes doivent se prendre au primaire et, une fois au secondaire, il faut avoir un objectif professionnel ?

Marie-Philippe : Oui, parce qu'au secondaire, tu veux commencer à être indépendant, être traité en adulte.

Sara : Moi, je fais mes devoirs à la dernière minute et j'ai quand même des bonnes notes. Je fais ça parce que quand j'étais au primaire, mes parents me forçaient trop. D'une certaine manière, trop pousser, ça pose des problèmes, ça amène des chicanes.

Pierre-Antoine : Comme Marie-Philippe le disait, c'est vrai que les habitudes se prennent tôt. Mais le primaire, c'est presque une garderie : si tu ne travailles pas, il n'y a pas de conséquences. Alors quand tu arrives au secondaire et que tu n'as pas développé d'habitudes de travail, tu « rushes » un coup. Moi, j'ai « rushé ». Je pense que c'est bon que les parents poussent, mais c'est pas suffisant.

Entre filles et entre garçons, qu'est-ce que vous vous dites à propos des études ?

Marie-Philippe : Que je sois avec des filles ou avec des gars, quand je dis : « Yé ! J'ai eu 96 % », on me regarde de la même façon et on me dit que je suis « bolée ». Ça m'énerve un peu. Qu'est-ce que cela veut dire dans le fond ? S'ils étudiaient, ils auraient probablement les mêmes notes. En même temps, c'est peut-être juste une *joke*, mais ça devient tannant.

Pierre-Antoine : Moi aussi, je travaille un coup pour avoir les notes que j'ai. Et ça a été long avant que je voie la différence. Alors j'avoue que quelqu'un qui me dit : « J'ai 96 % », ça me tanne.

Antoine : Moi, ça m'énerve si tu m'arrives avec 96 %. Mais je sais bien que pour avoir ce résultat-là, on ne fait pas de party, on fait juste étudier...

Marie-Philippe : Je respecte qu'une personne soit fière de son 75 %, mais moi, si j'avais 75 %, je serais en larmes. Avec le temps, j'ai appris à avoir du tact et à ne pas parler de mes bonnes notes à n'importe qui. Mais c'est quand même agréable de pouvoir parler de tes notes avec une amie studieuse, par exemple.

Pierre-Antoine : Mais je dirais qu'en général, on ne compare pas nos notes. Si j'ai 75 % et que je sais que j'ai travaillé pour ça, je suis fier. On n'a pas besoin de se comparer.

Est-ce que vous vous encouragez à avoir de bonnes notes ou ça ne fait pas cool ?

Marie-Philippe : En secondaire 1, 2 et 3, c'est moins cool d'avoir des bonnes notes. Mais après, on se rend compte que la question, c'est pas d'être cool ou pas cool. On prend de la maturité, on voit que ça n'a juste aucun rapport.

Antoine : Quelqu'un qui dit que les bonnes notes sont cool, c'est souvent juste pour ne pas perdre la face.

Pierre-Antoine : La question de départ, c'est : « Est-ce que l'on s'encourage ? » Je dirais qu'on ne s'encourage pas en disant : « *Let's go, t'es bon !* » Mais on peut dire à un chum : « C'est le fun ce que tu veux faire plus tard. »

Philippe : J'avais un ami qui prenait de la drogue. C'est un autre facteur qui joue dans le décrochage. J'essayais de le raisonner. Il se plaignait qu'il n'avait pas de bonnes notes, mais il en prenait tous les jours.

La drogue, c'est un problème...

Antoine : Ça peut avoir un effet sur la réussite. Ça t'amène à des soirées et pendant ce temps-là, tu n'es pas à ton étude. Ça n'aide pas.

Philippe : Il y en a qui en prennent le matin ou le midi. Il y a une différence entre en prendre le soir et la fin de semaine et en prendre le jour à l'école.

Autant les filles que les garçons ?

Sarah : Non, des gars surtout.

Marie-Philippe : Les gars sont plus téméraires. Ils essayent plus de trucs.

Philippe : Une gang de filles et une gang de gars, c'est bien différent.

Marie-Philippe et Sara : Ça dépend de la gang. ...

Réflexions en marge

par Jean-Claude St-Amant

Chercheur en éducation, Jean-Claude St-Amant fait partie du groupe d'experts à l'origine du Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES). Il a participé à divers travaux de la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes. Il vient de publier *Les Garçons et l'école*.

Les garçons et les filles qui réussissent présentent plusieurs points communs, et la table ronde en fait ressortir quelques-uns. Les jeunes s'y entendent en effet facilement sur quatre façons d'arriver au succès : adopter une attitude favorable à l'école (le venir à l'école pour réussir), comme ils le laissent entendre, fournir les efforts nécessaires (« y mettre le temps et l'énergie »), prendre en charge sa scolarisation (« gérer ses affaires ») et se projeter dans l'avenir (« avoir un but »). Et contrairement à l'impression qui pourrait se dégager de leurs propos, ces caractéristiques sont repérables aussi chez les filles et les garçons du primaire qui ont du succès à l'école.

Mais cette non-différence entre les garçons et les filles ne doit pas faire oublier l'effet de la socialisation selon le sexe. Par exemple, quelle réaction une fille et un gars auront-ils devant une note moins satisfaisante ? « Essayer d'en rire » (Antoine) ou « capoter » (Marie-Philippe) ? Et où une « bonne note » se situe-t-elle ? À 75 % (Pierre-Antoine) ou à 96 % (Marie-Philippe) ? Les filles sont en général plus exigeantes envers elles-mêmes et plus conscientes des enjeux liés à une scolarisation réussie.

On peut aussi percevoir des différences sexuelles construites par la société dans les embûches scolaires que mentionnent les jeunes. Dans certains groupes masculins, « étudier, c'est pas cool ». Prendre de la drogue serait une affaire de « gars surtout ». Enfin, le « chandail bedaine » symbolise le retour de stéréotypes que l'on croyait disparus et qui menacent les acquis scolaires des filles.



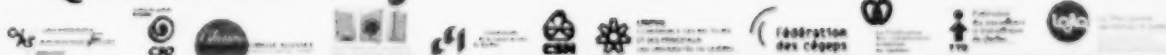
CONCOURS 2007-2008

Chapeau, les filles!

EXCELLENCE
SCIENCE

inscris-toi maintenant au concours Chapeau, les filles! ou Excellence Science.
Renseignements auprès du MELS ou sur Internet. Pour plus d'informations, consultez le site
www.mels.gouv.qc.ca/chapeau

Québec



Réflexions en marge

par Jean-Claude St-Amant

Antoine : Quelqu'un qui dit que les bonnes notes sont cool, c'est souvent juste pour ne pas perdre la face.

Pierre-Antoine : La question de départ, c'est : « Est-ce que l'on s'encourage ? » Je dirais qu'on ne s'encourage pas en disant : « Let's go, C'est bon ! » Mais on peut dire à un chum : « C'est le fun ce que tu veux faire plus tard... »

Philippe : J'avais un ami qui prenait de la drogue. C'est un autre facteur qui joue dans le décrochage. J'essayais de le raisonner. Il se plaignait qu'il n'avait pas de bonnes notes, mais il en prenait tous les jours.

La drogue, c'est un problème...

Antoine : Ça peut avoir un effet sur la réussite. Ça ramène à des soirées et pendant ce temps-là, tu n'es pas à ton étude. Ça n'aide pas.

Philippe : Il y en a qui en prennent le matin ou le midi. Il y a une différence entre en prendre le soir et la fin de semaine et en prendre le jour à l'école.

Autant les filles que les garçons ?

Sarah : Non, des gars surtout.

Marie-Philippe : Les gars sont plus téméraires. Ils essaient plus de trucs.

Philippe : Une gang de filles et une gang de gars, c'est bien différent.

Marie-Philippe et Sara : Ça dépend de la gang.

Chercheur en éducation, Jean-Claude St-Amant fait partie du groupe d'experts à l'origine du Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES). Il a participé à divers travaux de la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes. Il vient de publier *Les Garçons et l'école*.

Les garçons et les filles qui réussissent présentent plusieurs points communs, et la table ronde en fait ressortir quelques-uns. Les jeunes s'y entendent en effet facilement sur quatre façons d'arriver au succès : adopter une attitude favorable à l'école (« venir à l'école pour réussir », comme ils le laissent entendre), fournir les efforts nécessaires (« y mettre le temps et l'énergie »), prendre en charge sa scolarisation (« gérer ses affaires ») et se projeter dans l'avenir (« avoir un but »). Et contrairement à l'impression qui pourrait se dégager de leurs propos, ces caractéristiques sont repérables aussi chez les filles et les garçons du primaire qui ont du succès à l'école.

Mais cette non-différence entre les garçons et les filles ne doit pas faire oublier l'effet de la socialisation selon le sexe. Par exemple, quelle réaction une fille et un gars auront-ils devant une note moins satisfaisante ? « Essayer d'en rire » (Antoine) ou « capotter » (Marie-Philippe) ? Et où une « bonne note » se situe-t-elle ? À 75 % (Pierre-Antoine) ou à 95 % (Marie-Philippe) ? Les filles sont en général plus exigeantes envers elles-mêmes et plus conscientes des enjeux liés à une scolarisation réussie.

On peut aussi percevoir des différences sexuelles construites par la société dans les embûches scolaires que mentionnent les jeunes. Dans certains groupes masculins, « étudier, c'est pas cool ». Prendre de la drogue serait une affaire de « gars surtout ». Enfin, le « chandail béarnais » symbolise le retour de stéréotypes que l'on croyait disparus et qui menacent les acquis scolaires des filles.



CONCOURS 2007-2008

Chapeau, les filles!

EXCELLENCE
SCIENCE

Si tu as choisi une formation menant à un métier traditionnellement masculin, inscris-toi au concours Chapeau, les filles! ou Excellence Science. Renseigne-toi dans ton établissement d'enseignement ou consulte le site Internet à l'adresse suivante : www.mels.gouv.qc.ca/concours

Québec



L'EMPIRE DES ADOS CONTRE-ATTAQUE!



Les adultes se représentent souvent les ados comme des victimes qui gobent sans distinction les innombrables produits mis à leur disposition par les industries du divertissement et de l'apparence. Erreur. À l'heure de la banalisation de la pornographie, une jeunesse conscientisée et créative travaille à une contre-attaque, mettant du même coup un peu de baume au cœur à tous les adultes inquiets de son épanouissement.

par Sandrine Ricci

Sandrine Ricci est adjointe de recherche à l'Institut de recherche et d'études féministes (UQAM) et communicatrice pigiste. À titre de chercheuse, elle a récemment collaboré au film *Sexy Inc.*

À la Maison des jeunes de Bordeaux-Cartierville, à Montréal, les sofas sont envahis par des piles de la populaire revue *Safarir* dont la couverture expose les atours disproportionnés de Natacha, la secrétaire des Têtes à claques. C'est en réaction à ce type de représentation des femmes que Laurence, 15 ans, a décidé de collaborer à la création du magazine *Authentik*. Créé par des filles pour leurs pairs, ce magazine est l'aboutissement d'un projet de sensibilisation à l'hypersexualisation mené par quelques écoles secondaires et la Maison des jeunes. Distribué gratuitement aux quatre coins du Québec en février 2007, le premier numéro d'*Authentik* proposait autant des textes de fond et d'opinion que des *quiz* savoureux et pleins d'humour. On y trouvait aussi une entrevue avec Léa Clermont-Dion, une jeune militante féministe très active âgée de 15 ans. Celle qui a l'honneur de figurer en couverture d'*Authentik* y explique que l'hypersexualisation concerne autant l'exploitation du corps des femmes à des fins commerciales que la pression ressentie par certains garçons pour coucher avec des filles et « performer ».

Collaborer à *Authentik* a permis à Laurence, Melissa et Gabrielle-Jade de sensibiliser les jeunes au problème de l'hypersexualisation. Comme l'expli-

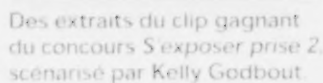
que Gabrielle-Jade : « Venant de nous, ça a plus d'impact. Même le gars le plus macho de l'école m'a dit en cachette que le magazine était vraiment bon, que c'était bien que les filles puissent dire non aux gars ».

Laurence ne lit plus de revues pour ados – « chus plus capable ! ». Melissa renchérit : « Et il y a aussi les vidéoclips. Tu regardes ça et tu te dis : "OK, il faut que je danse comme ça, que je sois comme ça." Ça te rentre dans la tête, ça mine ta vie. Il y a une petite partie d'hypersexualisation en chacune de nous, mais beaucoup moins depuis qu'on a fait le magazine. »

À propos du Collège Mont Notre-Dame de Sherbrooke, dont les élèves ont débarrassé la bibliothèque des magazines féminins pour ados, Gabrielle-Jade s'exclame : « Moi, je ne pourrais pas me passer des magazines comme *Cool*, mais j'ai compris que les mannequins, c'est pas la vraie vie. »

Vive les cours de morale !

« Une fillette de 9 ans sur trois fait des efforts répétés pour perdre du poids, ça n'a pas de bon sens ! » lance Charlotte, du Collège Mont Notre-Dame. « Un jour, le prof de morale nous a montré des photos de femmes "posées" de façon dégradante : des publicités, des



Laurence ne lit plus de revues pour ados – « chus plus capable ! ». Melissa rencherit : « Et il y a aussi les vidéoclips. Tu regardes ça et tu te dis : "OK, il faut que je danse comme ça, que je sois comme ça." Ça te rentre dans la tête, ça mine ta vie. »

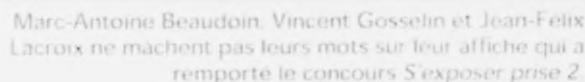
reportages de mode, etc. On a fait un débat. Il nous a expliqué les signaux envoyés, les impacts, parce que les femmes vont s'identifier à elles. » C'était la première fois que l'élève de 2^e secondaire était exposée à une telle réflexion. « J'avais jamais pensé à ça, parce que nous, les jeunes, on est tellement sollicités par les médias qu'on trouve ça normal. »

Avec des amies, elle a organisé un référendum visant le retrait des revues pour ados de la bibliothèque scolaire. « On trouvait ça paradoxal de les trouver là alors qu'on était opposées aux images. » Surprise : 90 % des 600 élèves du collège ont voté OUI !

En décembre 2006, Charlotte et ses complices ont aussi fait circuler une pétition de La Meute contre la publicité sexiste, un réseau international féministe très engagé. Fières représentantes de Mont Notre-Dame, elles ont reçu une mention spéciale du Prix Droits et Libertés 2006, décernée par la Commission des droits

de la personne et des droits de la jeunesse pour l'ensemble des projets du Collège en matière d'hypersexualisation. Aujourd'hui, Charlotte souhaite continuer à faire entendre un point de vue qu'elle considère féministe dans les médias et dans des conférences. Grâce à cet engagement, elle a gagné beaucoup de confiance en elle.

Au printemps 2007, plusieurs élèves du cours de morale de la Polyvalente Montignac de Lac-Mégantic ont remporté des prix au concours *S'exposer prise 2*, organisé par le CALACS Estrie. Le clip de Kathryn et Ariane, lauréates dans la catégorie Réalisation audio, souligne l'importance de ne pas se laisser influencer et de respecter ses propres limites quand vient l'heure de faire des choix. Ariane soutient que depuis qu'elle a réalisé ce projet, ses habitudes ont changé : « Je suis écœurée de voir toujours les mêmes stéréotypes, alors j'ai carrément arrêté de regarder MusiquePlus. »



Vincent, Jean-Félix et Marc-Antoine, eux, ont reçu le prix de la meilleure affiche. Leur création présente un groupe de termes liés à l'hypersexualisation, certains assez directs, comme *éjaculation faciale* ou *pénétration double*. Par-dessus ce montage-choc, le slogan « Trouvez l'amour » émerge en grosses lettres rouges. Marc-Antoine trouve important de sensibiliser aussi les gars, surtout que les cours de formation professionnelle et sociale (FPS) ont été supprimés. « C'est pas dans toutes les maisons qu'on parle de sexualité à l'heure du souper. Les jeunes cherchent à se renseigner, et tout ce qu'ils voient, c'est les vidéos à MusiquePlus. »

Comme le souligne avec humour Charlotte du Collège Mont Notre-Dame, « la télé ne montre pas la réalité : c'est assez rare qu'un homme s'installe dans son fauteuil et que quatre filles en maillot arrivent ! Les garçons qui pensent que ça va se produire : désolée ! Encore une fois, les filles qui voient ces femmes vont s'identifier. C'est important qu'elles sachent qu'elles n'ont pas besoin de se mettre en maillot et de se tremousser pour se trouver un chum ».

Et la sexualité des femmes?

Paradoxalement, Simone estime qu'on ne parle pas assez de la sexualité des femmes. « Si une fille se trouve belle, c'est toujours en rapport avec les hommes. » Elle identifie plusieurs problèmes concernant la représentation des femmes à la télévision : « On n'y montre qu'un seul type de corps, il n'y a pas de discussion, on y présente une façon unique d'être sensuelle. Les filles dans les magazines sont sexy, mais c'est une façade : elles n'ont pas de sexualité, elles sont juste un objet de désir. »

Pour contrer ce phénomène préoccupant, Simone, qui a aujourd'hui 19 ans, a mis sur pied le Tupperware Party, un groupe de discussion non mixte. Autour d'un repas préparé en groupe, les jeunes membres abordent des thèmes liés à la sexualité féminine. Roxanne, 17 ans, explique : « Ma sœur a 13 ans et une mentalité différente. Je peux lui expliquer des trucs. À son âge, je ne m'occupais pas de la façon dont je m'habillais. Je pensais plus à m'amuser, à jouer au ballon. Maintenant, les préoccupations des filles sont vraiment axées sur les garçons. »

La vague roule encore...

Sur la Côte-de-Beaupré, des habituées de la Maison des jeunes de Boischatel se sont même mobilisées à l'insu des intervenantes pour réaliser une réjouissante parodie de *Candy Shop* du rappeur 50 Cent. Le gag de leur vidéo, c'est que les filles qui se trémoussent autour du chanteur sont affublées d'habits de neige – même dans le bain ! – tandis que le gars se démène en boxer, l'air piteux, raconte une des intervenantes, Mélanie Bourdeau-Giroux, qui a été très émue par cette initiative. Une véritable « paye du cœur », résume-t-elle.

Si une foule de projets sont nés grâce à des activités de sensibilisation à l'école ou en milieu communautaire, les jeunes savent aussi créer leurs propres stratégies de résistance face à la sexualisation effrénée de leur environnement. Ils font preuve d'un esprit critique aiguisé, d'une créativité et d'un dynamisme hors pair. Et vlan dans les dents pour les préjugés. ::



Quelques fous rires bien sentis ont dû entrer dans la conception de la parodie du clip *Candy Shop*.

AVIS AUX INTÉRESSÉ(E)S



→ Le prochain numéro d'*Authentik*, qui paraîtra en mars 2008, portera sur la prévention des agressions sexuelles. Pour en savoir plus : www.magauthentik.com

* Le Centre-femmes aux Plurielles de La Malbaie a mis sur pied un comité Corp-or-elles composé de jeunes filles de 12 à 18 ans de la région de Charlevoix.

Info : 418 665-7459 ou
cfemmes@charlevoix.net

* Le site du Y des femmes de Montréal propose gratuitement un Guide d'accompagnement pour les parents de préadolescentes : www.ydesfemmesmtl.org/site/209/default.aspx

* Pour (re)découvrir le processus de retouches d'une photo de mode, voir le site de Dove : www.campaignforrealbeauty.ca/bblank.asp?id=6899

* Voici le plus récent spot de Dove, qui porte sur l'image corporelle des femmes et la sexualisation de notre environnement : www.fubiz.net/blog/index.php?2007/10/04/1294-dove-onslaught

* Le projet *Relations amoureuses des jeunes* offre une foule de ressources et d'outils pour les jeunes et les moins jeunes : www.santepub-mtl.qc.ca/relationsamoureuses/ressources/fiche1.html

L'amour en équilibre

Pas facile de vivre une relation amoureuse quand les valeurs de notre culture d'origine créent des flammèches en se frottant à celles du Québec... Discussion avec de jeunes néo-Québécois.

par Josée Descôteaux

Josée Descôteaux est journaliste pigiste. Après un bref passage à la presse électronique, elle écrit aujourd'hui pour différents quotidiens et magazines.

Fadilla (prénom fictif) a 15 ans. Même si elle rencontre le gars qui la fera craquer, elle ne fera pas l'amour avec lui avant le mariage; sa religion le lui interdit. Cette même religion ne permet pas à Wallid (prénom fictif) d'avoir une blonde avant d'être âgé d'au moins 25 ans, et il devra alors se marier. Le jeune homme de 14 ans s'en moque et il savoure son bonheur avec sa petite amie. Tout comme la majorité de leurs camarades, Fadilla et Wallid chevauchent deux cultures lorsqu'il est question d'amour. Et entre les deux, leur cœur balance... plutôt bien.

Dans la classe de Fadilla, on compte environ trois étudiants d'origine québécoise parmi quelque 30 élèves. L'adolescente libanaise fréquente l'École secondaire La Dauversière, dans le quartier mont-réalais Bordeaux-Cartierville. Wallid est étudiant à l'École Évangéline, dans ce même secteur peuplé d'un grand nombre de familles immigrantes.

Être ado dans un tel amalgame culturel n'est pas toujours facile, surtout quand on commence à avoir envie de liens qui vont plus loin que l'amitié avec ses

camarades du sexe opposé. « Ces jeunes vivent un tiraillement, un choc entre les valeurs de leur société d'origine et celles de leur société d'accueil », soutient Geneviève Morand, intervenante sociale à la Maison des jeunes de Bordeaux-Cartierville.

Pourtant, après une discussion animée avec une demi-douzaine de jeunes de 13 à 18 ans qui fréquentent ce lieu de rencontre, on retient une chose : côté relations amoureuses, ces nouveaux Québécois ne semblent pas se sentir trop coincés entre les valeurs d'ici et les interdits et permissions de leur famille et de leur culture d'origine.

« Je n'ai pas le droit d'avoir de blonde jusque vers 25 ans parce que je suis musulman, et c'est pareil pour les filles, indique Wallid. Mais je m'en fous, je vis ma vie. Et si je marie un jour une non-musulmane, je ne la forcerai pas à se convertir. Même si mon père me renie... » lance-t-il en soulignant qu'il entretient somme toute une bonne relation avec ses parents.

« Pour moi, l'essentiel est la famille. Chez les Québécois, tout est permis à 16 ans. Quand j'entends parler d'une fille de 18 ans qui a un chum de 26 ans et un enfant, ça me terrorise. »



Wallid dit respecter et mettre en pratique les préceptes de l'islam. Comme lui, un grand nombre d'ados des communautés culturelles vivant ici accordent une grande importance à la religion... malgré les cachotteries à leurs parents. « En ne parlant pas de leur chum ou de leur blonde avec leurs parents, plusieurs jeunes essaient surtout d'éviter les conflits », souligne Josiane Le Gall, anthropologue et chercheuse associée au CLSC Côte-des-Neiges.

Fadilla tient également à respecter les enseignements de sa religion. « Je vis la même interdiction chez nous, mais je ne pense pas que ça m'empêchera d'avoir un chum. Par contre, l'islam interdit aussi de consommer de la drogue et de faire l'amour avant le mariage, et je respecte ces règles. »

Résignés ou raisonnables ?

Malgré cette apparente sérénité par rapport aux interdits familiaux, peut-on demeurer aussi zen lorsqu'on constate que les copains québécois « pure laine » bénéficient de plus de liberté ? « Ces interdits ne me dérangent pas, même si au Québec on est plus permissif, répond Silva (prénom fictif), 18 ans, d'origine arménienne et née au Québec. Pour moi, l'essentiel est la famille. Chez les Québécois, tout est permis à 16 ans. Quand j'entends parler d'une fille de 18 ans qui a un chum de 26 ans et un enfant, ça me terrorise », poursuit la jeune femme.

Ses parents l'ont pourtant contrainte à quitter son petit ami afin qu'elle se consacre pleinement à ses études. Elle leur avait caché sa relation avec lui pendant six mois. Si elle affirme que ces interdits ne la contrarient pas, elle masque difficilement la douleur encore présente à la suite de cette rupture.

Au dire de Geneviève Morand, les jeunes néo-Québécois n'enviennent pas nécessairement la situation de leurs camarades de souche. Toutefois, ces valeurs culturelles plus strictes sont parfois cause de tourments pour certains d'entre eux, « peut-être plus pour les filles, avec qui les parents sont plus sévères », signale-t-elle.



**Collectivement
pour un monde
différent**

et l'éducation en est la clé

www.csq.qc.net

Centrale des syndicats
du Québec



En plus du cas de Silva, l'intervenante évoque l'exemple de cette jeune Haïtienne à qui les parents ont interdit de fréquenter la Maison des jeunes. « Son futur époux est déjà choisi... Elle semble se résigner. D'un autre côté, elle m'a dit qu'elle préférerait continuer à aller à l'école et avoir la possibilité de travailler. En Haïti, on pourrait l'enfermer à la maison, alors qu'ici, elle est obligée d'aller à l'école. Pour elle, il s'agit d'une petite victoire, d'une semi-liberté. »

En fait, les règles plus strictes des familles des communautés culturelles constituent souvent un moyen de défense contre les « assauts » de la société nord-américaine : drogue, hypersexualisation, cyberviolence, cybersexe, instabilité des jeunes hommes dans les relations amoureuses. « Ce n'est pas nécessairement lié à la religion, c'est plutôt une question de valeurs », soutient Maysoun Faouri, directrice de l'organisme Concertation Femme à Montréal et vice-présidente de la Table de concertation jeunesse de Bordeaux-Cartierville. « Les parents craignent tout ce qui peut éloigner les jeunes de leurs études. Après tout, ces familles ont émigré dans le but d'améliorer le sort de leurs enfants. Je crois qu'elles seraient peut-être moins sévères si elles étaient dans leur pays d'origine, où tous ces "dangers" ne sont pas aussi présents », poursuit-elle.

Non au culte de la beauté...

L'hypersexualisation des jeunes, sur-exposée dans les médias, compte parmi ces « perversions » de notre société contre lesquelles les parents issus des communautés culturelles veulent protéger leur progéniture... et plus particulièrement leurs filles.

« C'est vrai que les gars choisissent les filles pour leur apparence, leur corps mince... » croit Silva. Saia (prénom fictif), d'origine roumaine, perçoit déjà cette pression sur les jeunes femmes « qui doivent être sexy ». Pourtant,

elle n'a que 13 ans et réside au Québec avec sa famille depuis seulement deux ans. Selon elle, ce culte de la minceur et de la beauté est loin d'être aussi fort dans son pays. Fadilla partage cet avis : « La vision de la beauté est différente, du moins chez nous au Liban; ce n'est pas nécessairement le corps qui domine. »

Alors que le mariage est en chute libre au Québec, les ados néo-québécois – filles et garçons – interrogés par la *Gazette des femmes* ont affirmé à l'unanimité qu'ils souhaitaient se marier et avoir des enfants.

Même si les jeunes immigrantes de Bordeaux-Cartierville semblent s'opposer à cette domination des apparences, les adolescents des deux sexes se conforment habituellement aux valeurs et aux habitudes adoptées par leurs pairs, croit pour sa part la directrice de Concertation Femme, « et ce, peu importe leur culture ».

... mais oui au mariage

Il y a cependant une tendance québécoise que ne suivront peut-être pas les jeunes immigrants. Alors que le mariage est en chute libre au Québec, les ados – filles et garçons – interrogés par la *Gazette des femmes* ont affirmé à l'unanimité qu'ils souhaitent se marier et avoir des enfants. « Mais pas dès l'âge de 18 ans, précise l'anthropologue Josiane Le Gall. Ils et elles veulent d'abord préparer leur avenir, avoir une carrière. La cohabitation hors mariage est toutefois exclue pour la plupart d'entre eux et ils cherchent également un conjoint de la même religion et de la même origine, bien qu'ils accordent moins d'importance à ces deux critères. »

Les ados seront fort probablement confrontés aux exigences de leurs parents lorsque l'heure des choix aura sonné en ce qui a trait aux épousailles, soutient l'intervenante sociale Geneviève Morand. Saia, chrétienne orthodoxe, admet que son père s'oppose au fait qu'elle épouse éventuellement un Noir ou un musulman. « Mais ça ne m'empêche pas d'avoir un chum, alors ça ne me dérange pas trop », ajoute-t-elle. Ses camarades mentionnent qu'ils ne ressentent pas de pressions parentales de cet ordre. Ils avouent cependant qu'ils risquent d'être montrés du doigt par les membres de leur famille élargie s'ils s'écartent du chemin que leurs parents avaient imaginé pour eux.

Et l'égalité des sexes, dont les Québécois d'origine décrient souvent l'absence dans certains pays ? Pour Geneviève Morand, « c'est important de jaser avec les filles des luttes que les femmes ont faites chez nous pour que nous en arrivions là où nous sommes ».

Wallid affirme sans hésiter qu'il compte bien prendre la cuisine en charge et partager le reste des tâches ménagères avec sa tendre moitié. Les autres ados de Bordeaux-Cartierville abondent dans le même sens et soulignent l'importance du respect mutuel et de la confiance dans la relation de couple.

Déchirés par leur double culture, les ados néo-québécois en quête du grand amour ? Probablement pas. Tout en adoptant de nombreuses valeurs québécoises, « beaucoup de ces jeunes ont encore des contacts avec leur pays d'origine, par exemple en s'y rendant pendant l'été. Ils épousent même parfois une personne de leur origine. Ils ne vivent pas nécessairement une crise d'identité », estime M^{me} Le Gall.

Malgré les chagrins que peuvent parfois causer les étincelles entre les cultures, un grand nombre de ces jeunes s'approprient le meilleur des deux univers pour façonner leur petit bonheur... ☺

Rêver mieux

Plus ça change, plus c'est pareil : télé, BD et films nous mitraillent d'images de pitounes et de filles qui jouent les seconds rôles, quand elles ne sont pas trop occupées à se demander quel vernis à ongles porter. L'heure est à la riposte, même si elle est encore timide.

par Catherine-Ève Gadoury

Catherine-Ève Gadoury est spécialiste en éducation artistique et chroniqueuse culturelle pour la radio de Radio-Canada.

Les produits culturels n'ont jamais été aussi abondants et faciles d'accès, surtout pour la jeune génération, née avec une souris au bout du doigt et le « World Wide Web » tatoué au cœur. Ce grand échange culturel cyberspatial est merveilleux à bien des égards. Mais malheureusement, le flot de produits qu'il engendre transmet encore et toujours des stéréotypes parasites dont on croyait s'être débarrassés pour de bon.

Force est de constater que les gars tiennent encore le haut du pavé. On les retrouve en héros dans nombre de films, de livres, de dessins animés. Ce sont des leaders futés, musclés et courageux. Les filles, elles, les admirent, patientes, naïves, douces... quand elles ne sont pas à demi déshabillées en train de se trémousser dans un vidéoclip à la limite de l'obscénité.

Attention : bombardement !

Une petite heure passée devant le téléviseur peut assurément donner quelques maux de tête. À MusiquePlus, dans la télé-réalité *La Prochaine Pussycat Doll*, de jeunes chanteuses très sexy se disputent une place au sein d'une troupe de cabaret *striptease* aujourd'hui convertie en groupe de chanteuses pop. Des gars aux gros bras retapent de vieilles minoues dans *Pimp mon char*.

Pendant ce temps-là, à Télétoon, le dessin animé *Les Bratz* nous présente quatre filles totalement obsédées par leur corps et par le magazine féminin qu'elles concoctent. Elles nous accueillent d'ailleurs sur leur site Internet avec cette réflexion : « Patiente un tout petit peu, ça prend du temps d'être aussi belle ! »

Au dépanneur du coin, les tablettes débordent de magazines pour adolescentes où il n'y en a que pour le corps, l'apparence et les gars : comment plaire aux garçons en 10 étapes, comment réussir son maquillage de star... Que de questions existentielles ! Et côté pub, les gars ont droit à la totale : femme nue couverte de sushis « bien roulés » et déesse aux courbes surréelles vantant les bienfaits d'une boisson énergétique glissée dans son slip. Ouf !

Ces modèles laissent pantois, surtout quand on sait qu'ils sont destinés à des jeunes en train de construire leur identité personnelle et sociale. À l'adolescence, les marques de vêtements portées, la musique qui remplit les iPod et les émissions de télévision regardées nourrissent le besoin de s'identifier à un groupe et participent au développement de l'individu. Il suffit de flâner devant une école secondaire à la fin des classes pour voir déambuler de petits clones des Christina Aguilera et Beyoncé de ce monde.

Cette imitation de l'image laisse supposer une imitation sexuelle encore plus préoccupante. Dois-je vraiment faire ce que je vois à la télévision pour être aimée, pour être populaire ?

En ce sens, ne faut-il pas s'inquiéter de certaines modes ? Par exemple, l'avènement des mangas, ces petites bandes dessinées japonaises violentes et parfois carrément pornographiques. Les chiffres de ventes des fameux mangas font sourciller. En France, un adolescent sur deux âgé de 9 à 13 ans en lit. Au Québec, le mouvement – bien que plus marginal – prend de l'ampleur et les « mangaphiles » se multiplient. Que retrouve-t-on plus souvent qu'autrement dans ces BD ? La sempiternelle image de la femme-enfant aux grands yeux ou celle de la femme sexy aux courbes surdimensionnées prête à répondre à tous les fantasmes de ses acolytes masculins. Sans compter la représentation caricaturale des rapports hommes-femmes qu'on y fait. Et tout ça se trouve dans la section jeunesse des bibliothèques de quartier, entre Babar et Caillou !

La contre-attaque

Faire disparaître les stéréotypes ne veut pas dire éliminer les valeurs propres à l'adolescence : importance de l'image, de l'amour, de la gang, de

Suite au haut de la page 40 ➡

L'haltérophile Maryse Turcotte en compagnie de son animal domestique qui lui ne passe pas inaperçu.

Nouveaux modèles demandés

Les sportives et les sportifs les plus admirés ne sont pas toujours ceux qui ont le plus beau parcours... tandis que celles et ceux qui font preuve d'un courage exemplaire restent souvent dans l'ombre.

| par Robert Frosi

Robert Frosi est journaliste sportif à Radio-Canada.

Le Tour de France, l'athlétisme mondial, le soccer, le football et même le golf : désormais, aucun sport n'échappe à son lot de scandales. Violences en tous genres, dopage, agressions, fraudes font la une des quotidiens du monde entier. Hier, nos enfants avaient les *posters* de leurs vedettes adorées affichés fièrement sur les murs de leur chambre, mais aujourd'hui, pouvons-nous honnêtement parler de modèles ?

Depuis les Championnats du monde de natation en 2005 à Montréal, les clubs de plongeon, de natation, de water-polo et même de nage synchronisée ont vu leur affluence augmenter. Mais après le phénomène de mode, que reste-t-il ? La « Despatiemania » est encore bien présente, mais s'agit-il vraiment d'un modèle ?

Même s'il ne faut rien enlever à la gloire du « petit » Alexandre, qu'il doit à la force de son travail et à sa volonté à toute épreuve, il n'en demeure pas moins que l'athlète « amateur » s'est vite transformé en mini-PME... Sa réussite ne se chiffre plus seulement en qualité de plongeon, mais en nombre de contrats signés. On ne peut pas lui

en vouloir de profiter de ce système : le sport amateur canadien est resté tellement longtemps dans un misérabilisme crasse ! Mais on peut tout de même s'interroger sur l'image de l'athlète d'aujourd'hui.

À l'heure actuelle, on en oublie l'essence même du sport. On ne parle plus de passion ou de dépassement, mais de milliards pour organiser des compétitions sportives, de comptes de banque et de *jet-set*. Aujourd'hui, si on plonge très bien, on peut faire du cinéma sans même avoir suivi de cours. Tout est possible. C'est le phénomène du sport-réalité. On est loin d'autres sportifs qui réussissent dans l'ombre, tranquillement, et qui s'en vont sur la pointe des pieds finir leurs études, entreprises parallèlement à leur sport de haut niveau.

L'haltérophile Maryse Turcotte s'est toujours tenue loin des projecteurs. Elle a pourtant été l'une des athlètes amateurs les plus titrés de l'histoire canadienne. L'étudiante au doctorat en médecine est un modèle dans sa communauté sherbrookoise, mais pourquoi pas au-delà de la frontière estrienne ?

Suite au bas de la page 40 ➡



l'amitié, des secrets... Il y a cependant moyen de représenter ces valeurs autrement. Certains créateurs le font, et de très belle façon.

Par exemple, Mariane, personnage haut en couleur de la populaire émission *Ramdam* à Télé-Québec, est folle de mode. Plutôt que d'en faire une victime de la mode, les auteurs ont développé un personnage débordant d'imagination qui crée ses propres looks, par ailleurs souvent copiés dans les écoles du Québec. Mariloup Wolfe, qui interprète Mariane, se fait elle-même un point d'honneur de porter des vêtements originaux, uniques et féminins sans être vulgaires, consciente de l'influence qu'elle peut avoir sur les jeunes téléspectateurs.

Dans la catégorie « On casse les stéréotypes », plusieurs produits culturels *made in* Québec méritent un prix. On sent que chez nous, les créateurs de séries, de films ou de romans jeunesse se creusent les méninges pour inventer des histoires qui évitent les clichés et le piège de la facilité. On n'a qu'à penser aux émissions diffusées à VRAK.TV comme *Il était une fois dans le trouble*, *R force*. Dans une galaxie près de chez vous, aux séries littéraires comme *Amos Daragon* et aux fabuleux films de la série des *Contes pour tous* de Rock Demers, où les filles occupent enfin la place qu'elles méritent. Même quand on suit la fameuse recette lucrative du *teen movie* à la sauce hollywoodienne, comme ce fut le cas avec le film *À vos marques... party!*, on étoffe la formule en ajoutant quelques nuances aux personnages.



Les auteurs de la BD *Les Nombriels*, Dubuc et Delaf, ne se genent pas pour tirer à boulets rouges sur les stéréotypes.

Abattre les stéréotypes, c'est une façon de faire. Mais on peut aussi les exacerber, les exagérer pour en montrer tout le ridicule et l'insignifiance. C'est ce chemin que deux créateurs sherbrookoïses de bande dessinée, Delaf et Dubuc, ont décidé d'emprunter en créant la série *Les Nombriels*, qui fait un véritable malheur ici comme en France. L'extrême superficialité et l'hypersexualisation de Vicky et Jenny – les deux personnages principaux – et leur cruauté envers Karine – leur faire-valoir – amènent le lecteur à réfléchir à ces questions délicates, et ce, en se dilataant la rate.

Que rêver de mieux? Oh, bien des choses encore... Des princesses charmantes sauvant des orphelins sans défense. Des magazines pour adolescentes traitant d'environnement et d'enjeux sociaux. Des rappeurs au cœur tendre... D'autres idées?



Aujourd'hui, les modèles sont ceux que l'on voit, ceux qui sont riches, ceux qui paraded dans les cocktails mondains ou sur les plateaux de télévision. On se fiche qu'ils soient violents ou dopés jusqu'à l'os, on veut des acteurs d'un spectacle rentable et surtout planétaire.

Zinedine Zidane termine sa carrière sur un coup de tête (un vrai « coup de boule ») et des clubs de soccer n'hésitent pas à porter son nom. Je pense que l'entourage de ces jeunes athlètes – parents, entraîneurs, éducateurs – a la responsabilité de les amener à réfléchir à la portée d'un tel geste.

À une autre époque, on adulait Eddie Merckx en cyclisme, Carl Lewis en athlétisme et Jose Theodore au hockey. Tous sont tombés pour dopage.

Existe-t-il encore des modèles aujourd'hui? Certainement, mais pas dans le sport-spectacle. Les modèles, il faut les chercher ailleurs. Le jeune d'un rang abitibien qui accède aux Jeux du Canada sans toutefois monter sur le podium peut être un exemple de persévérance, de courage et de dépassement, surtout quand on connaît la rareté des infrastructures sportives dans certaines de nos régions. Pourquoi le classement serait-il le seul critère de réussite? Pourquoi

un jeune qui réussit son petit exploit ne serait-il pas valorisé au même titre que s'il avait gagné une médaille dans une compétition nationale ou internationale?

Il y a quelques années, mon confrère Serge Arsenault, journaliste sportif, avait eu la brillante idée de créer les Lys d'Or. Le principe était simple : on récompensait l'athlète s'il avait atteint son objectif aux Jeux olympiques de Barcelone et à ceux de Lillehammer. Des athlètes classés au 11^e et au 20^e rang ont ainsi reçu un prix. Ils sont devenus des modèles pour les jeunes de leur coin de pays!

Encourageons ce type d'initiative. La passion, le dépassement de soi, la volonté, le courage, la persévérance devraient être les qualités de nos modèles de demain.

Loin de moi l'idée de condamner les sportifs de haut niveau, mais force est de constater que les exigences commerciales de leurs sports respectifs sont incompatibles avec l'éthique qu'ils devraient respecter. Le sport devenu spectacle les a condamnés aux rôles d'acteurs et de funambules d'un immense cirque sportif.

Sont-ils les modèles que nous voulons? Moi, je préfère Maryse Turcotte à Zidane! :



l'amitié, des secrets... Il y a cependant moyen de représenter ces valeurs autrement. Certains créateurs le font, et de très belle façon.

Par exemple, Mariane, personnage haut en couleur de la populaire émission *Ramdam* à Télé-Québec, est folle de mode. Plutôt que d'en faire une victime de la mode, les auteurs ont développé un personnage débordant d'imagination qui crée ses propres looks, par ailleurs souvent copiés dans les écoles du Québec. Marilou Wolfe, qui interprète Mariane, se fait elle-même un point d'honneur de porter des vêtements originaux, uniques et féminins sans être vulgaires, consciente de l'influence qu'elle peut avoir sur les jeunes téléspectateurs.

Dans la catégorie « On casse les stéréotypes », plusieurs produits culturels *made in* Québec méritent un prix. On sent que chez nous, les créateurs de séries, de films ou de romans jeunesse se creusent les méninges pour inventer des histoires qui évitent les clichés et le piège de la facilité. On n'a qu'à penser aux émissions diffusées à VRAK.TV comme *Il était une fois dans le trouble*, *R force*, *Dans une galaxie près de chez vous*, aux séries littéraires comme *Amos Daragon* et aux fabuleux films de la série des *Contes pour tous* de Rock Demers, où les filles occupent enfin la place qu'elles méritent. Même quand on suit la fameuse recette lucrative du *teen movie* à la sauce hollywoodienne, comme ce fut le cas avec le film *À vos marques... party !*, on étoffe la formule en ajoutant quelques nuances aux personnages.



Les auteurs de la BD *Les Nombriels*, Dubuc et Delaf, ne se gênent pas pour tirer à boulets rouges sur les stéréotypes.

Abattre les stéréotypes, c'est une façon de faire. Mais on peut aussi les exacerber, les exagérer pour en montrer tout le ridicule et l'insignifiance. C'est ce chemin que deux créateurs sherbrookoïses de bande dessinée, Delaf et Dubuc, ont décidé d'emprunter en créant la série *Les Nombriels*, qui fait un véritable malheur ici comme en France. L'extrême superficialité et l'hypersexualisation de Vicky et Jenny – les deux personnages principaux – et leur cruauté envers Karine – leur faire-valoir – amènent le lecteur à réfléchir à ces questions délicates, et ce, en se dilantant la rate.

Que rêver de mieux? Oh, bien des choses encore... Des princesses charmantes sauvant des orphelins sans défense. Des magazines pour adolescentes traitant d'environnement et d'enjeux sociaux. Des rappeurs au cœur tendre... D'autres idées? ::



Aujourd'hui, les modèles sont ceux que l'on voit, ceux qui sont riches, ceux qui paradent dans les cocktails mondains ou sur les plateaux de télévision. On se fiche qu'ils soient violents ou dopés jusqu'à l'os, on veut des acteurs d'un spectacle rentable et surtout planétaire.

Zinedine Zidane termine sa carrière sur un coup de tête (un vrai « coup de boule ») et des clubs de soccer n'hésitent pas à porter son nom. Je pense que l'entourage de ces jeunes athlètes – parents, entraîneurs, éducateurs – a la responsabilité de les amener à réfléchir à la portée d'un tel geste.

À une autre époque, on adulait Eddie Merckx en cyclisme, Carl Lewis en athlétisme et Jose Theodore au hockey. Tous sont tombés pour dopage.

Existe-t-il encore des modèles aujourd'hui? Certainement, mais pas dans le sport spectacle. Les modèles, il faut les chercher ailleurs. Le jeune d'un rang abitibien qui accède aux Jeux du Canada sans toutefois monter sur le podium peut être un exemple de persévérance, de courage et de dépassement, surtout quand on connaît la rareté des infrastructures sportives dans certaines de nos régions. Pourquoi le classement serait-il le seul critère de réussite? Pourquoi

un jeune qui réussit son petit exploit ne serait-il pas valorisé au même titre que s'il avait gagné une médaille dans une compétition nationale ou internationale?

Il y a quelques années, mon confrère Serge Arseneault, journaliste sportif, avait eu la brillante idée de créer les Lys d'Or. Le principe était simple : on récompensait l'athlète s'il avait atteint son objectif aux Jeux olympiques de Barcelone et à ceux de Lillehammer. Des athlètes classés au 11^e et au 20^e rang ont ainsi reçu un prix. Ils sont devenus des modèles pour les jeunes de leur coin de pays!

Encourageons ce type d'initiative. La passion, le dépassement de soi, la volonté, le courage, la persévérance devraient être les qualités de nos modèles de demain.

Loin de moi l'idée de condamner les sportifs de haut niveau, mais force est de constater que les exigences commerciales de leurs sports respectifs sont incompatibles avec l'éthique qu'ils devraient respecter. Le sport devenu spectacle les a condamnés aux rôles d'acteurs et de funambules d'un immense cirque sportif.

Sont-ils les modèles que nous voulons? Moi, je préfère Maryse Turcotte à Zidane! ::

Pourquoi les jeunes regardent la télé-réalité ?
Les réponses de Francis et Laurence.

Pour se reposer les neurones

par Francis Sarrasin-Laroche

Francis Sarrasin-Laroche a 19 ans. Il est inscrit au bac intégré en économie et politique à l'Université Laval.



Scènes de la vie « quotidienne » à *Occupation Double*.

Le bronzé aux gros bras plaît davantage que le petit *nerd* à lunettes. La plantureuse blonde ou la jolie brune attirent plus les regards que la dodue, même si celle-ci est très gentille... Une bonne image est vendeuse, dans la vraie vie comme à la télé, pour les gens que l'on rencontre dans les bars comme pour les téléspectateurs et téléspectatrices d'*Occupation Double* ou de *Loft Story*. Ces émissions vous rendent-elles fébriles ou êtes-vous de ceux qui n'accrochent pas à ce « folklore » québécois ?

Je dis *folklore* en exagérant un peu, car on ne saurait qualifier un produit vide de contenu de trait culturel. En effet, peu de gens oseraient dire à un étranger qu'*Occupation Double* fait partie intégrante de la culture québécoise. Et pourtant ! Avec plus de 2 millions de téléspectateurs (près du tiers de la population !) pour chaque émission, le phénomène est particulier.

La télé-réalité rassemble des gens d'à peu près tous les horizons dans des situations qui n'ont rien à voir avec le quotidien du commun des mortels. Est-ce un paradoxe de voir des gens qui mènent une vie totalement différente de celle des « lofteurs » s'intéresser à ces émissions ? Je ne crois pas, car la majeure partie des émissions de télé-réalité présentent un jeu de séduction et de pouvoir excitant et divertissant,

un univers luxueux et paradisiaque dans lequel évoluent des jeunes stéréotypés. Or, n'avez-vous jamais rêvé de rencontrer l'être parfait dans des circonstances extraordinaires ?

La télé-réalité ravive des désirs et des rêves chez le téléspectateur parce qu'elle transforme des citoyens ordinaires en héros, voire en fantômes. On s'identifie à ces candidats virtuels et on se projette dans leur peau, car on a l'impression que ce rêve de notoriété et de reconnaissance universelle nous est accessible. C'est pourquoi les émissions de télé-réalité sont si populaires chez les jeunes, à mon avis. Comme les participants et participantes ont souvent des allures de top-modèles, il n'en faut pas plus pour que le spectateur soit vite accroché à ce divertissement hebdomadaire qui ne procure aucun bénéfice intellectuel sinon celui de se reposer les neurones après une journée éprouvante.

Bien que ces émissions viennent certainement encourager les stéréotypes chez les jeunes, je crois que ceux-ci ont le jugement nécessaire pour distinguer la fiction de la réalité. Après tout, les candidats d'*Occupation Double* ou de *Loft Story* n'ont pas toujours fait ça... Eux aussi ont une « vraie vie » avec des études, un emploi et une famille en dehors du jeu !

Pour combler notre petit côté voyeur

par Laurence Sarrasin

Laurence Sarrasin a 16 ans. Elle étudie en 5^e secondaire au Collège Sainte-Anne de Lachine et participe au journal de l'école *La Clique*.

Il y a trois façons d'aborder la télérealité. La première, c'est de la regarder, d'en parler avec ses amis et de n'avoir aucun tabou sur le sujet parce qu'on s'assume ouvertement (exemple : mes amies). La deuxième, c'est de trouver ça absurde, de parler ouvertement de la stupidité de ces émissions avec ses amis et de n'avoir aucun tabou sur le sujet car on sait pertinemment que l'on n'écouterait jamais ce genre de balivernes (exemple : mon chum). La troisième, c'est de trouver ça aberrant et de dire à nos amis que l'on n'écouterait jamais ce genre d'âneries alors que, le soir venu, on se terre dans sa chambre et on ouvre la télé à TQS pour regarder *Loft Story* et fredonner la « chanson-thème », tout en ayant honte de soi. Évidemment, on garde notre vice secret de peur que nos amis qui appartiennent à la deuxième catégorie nous répudient (exemple : moi !).

Voilà, je me suis trahie... Eh oui, chères lectrices et chers lecteurs, je fais partie des pauvres et tristes zombies lobotomisés qui regardent ces émissions totalement vides de sens !

Mais qu'est-ce qui nous attire donc dans ces téléséries si on les trouve insignifiantes ? Selon moi, c'est notre petit côté avide de sensations fortes. Vous savez, celui qui nous fait sourire quand une méchante fille se fait prendre en flagrant délit de « cruilage » du chum de sa meilleure amie du loft, ou qui nous fait pleurer quand on apprend que le gars qui joue les durs depuis le début de la série a un frère handicapé qui bénéficiera de tout l'argent s'il réussit à gagner...

Nous ne sommes pas tous des potineuses et des potineurs-nés et il serait stupide de généraliser en disant que les millions de personnes qui regardent ce genre d'émissions sont des imbéciles. Mais que nous regardions l'émission barricadés dans notre chambre ou ouvertement avec notre famille, nous adorons voir ces gens emprisonnés dans un loft ou vivant dans deux maisons voisines aborder la vie sous un angle complètement différent du nôtre. Qu'est-ce qui nous pousse à regarder des émissions de télérealité ? La curiosité, tout simplement !

MIEUX VAUT EN RIRE...

À compter de février 2008, VRAK.TV présentera une nouvelle série qui parodie la télérealité, *Star et ses stars*. Une brochette de comédiens bien connus, dont Roxane Bourdages et Patrick Martin, qu'on peut voir dans *Kif-Kif*, incarneront des personnages loufoques épies par 340 caméras. Les textes sont signés par le scénariste Alex Veilleux et le comédien Vincent Bolduc. Reste à savoir si les cotes d'écoute pencheront en faveur de cette version « améliorée » de la télérealité... P.B.



« Lofteurs » et « lofteuses » en action.

CONCOURS

Une publicité sociale pour l'égalité
entre les filles et les gars

TA PUB SUR UN T-SHIRT!

200 \$ À GAGNER

pour chacune des catégories suivantes :

Une pub à
imprimer sur
un t-shirt
pour filles

Une pub à
imprimer sur
un t-shirt
pour gars

Une pub
à imprimer
sur un
t-shirt
unisexe

POUR PARTICIPER :

En équipe ou en solo, fais d'abord une liste des mots et des idées qui te viennent à l'esprit lorsque tu réfléchis à l'égalité entre les filles et les gars.

Un slogan et des éléments visuels

Choisis l'objectif de ta publicité, ce que tu veux qu'elle communique au sujet de l'égalité hommes-femmes, et invente un slogan. Utilise un lettrage unique et original pour l'écrire ou illustre-le avec tes dessins, tes peintures, tes photos ou tes collages. Cette illustration peut faciliter la compréhension de ta publicité ou en compléter le sens. Évite cependant de te servir d'images sexistes, même pour les dénoncer. Le format de ta création ne doit pas dépasser 21 x 21 cm.

Un texte de présentation

Rédige un texte d'environ 150 mots qui présente l'objectif de ta pub et qui justifie les moyens utilisés pour l'élaborer. Trois chèques-cadeaux d'une valeur de 25 \$ d'Archambault Musique seront attribués aux auteurs des textes les plus intéressants.

Le Conseil du statut de la femme devra avoir reçu ton image publicitaire, ton texte et ta fiche d'inscription au plus tard le 12 avril 2008 à 17 h.

Tu te lances ? Rends-toi sur le site Égalité Jeunesse pour prendre connaissance de tous les règlements du concours et télécharger ta fiche d'inscription.

www.egalitejeunesse.com

Bonne chance !

UN SLOGAN ?

Dans Le Petit Larousse illustré, on peut lire qu'un slogan est une « formule brève et frappante, lancée pour propager une opinion, soutenir une action ».

Pour créer un slogan

Joue sur les sons des mots. Fini de faire les objets, on a bien d'autres projets !

Transforme une expression ou une formulation connue. L'égalité a bien meilleur goût !

Ou invente de toutes pièces un énoncé.

Quels sont les slogans publicitaires qui te séduisent ces jours-ci ? Comment sont-ils construits ?

L'ÉGALITÉ, DANS LES FAITS...

Malgré tout ce qu'on en dit, l'égalité entre les femmes et les hommes n'est pas atteinte.

Dans les lieux de pouvoir économique et politique, les femmes sont peu nombreuses. Leur scolarité augmente, mais elles n'ont pas pour autant un meilleur accès à des emplois de qualité.

Il y a quelques années, la société québécoise s'était débarrassée des publicités qui présentaient les femmes comme des objets. Aujourd'hui, ces pubs reviennent en force.

La pornographie est à la mode. Pourtant, elle dévalorise et viole les femmes. La porno branchée réduit les gars à leurs performances sexuelles et place les filles au service de leurs supposés désirs.

Vivre l'égalité, c'est être libre d'être soi-même. C'est utiliser son pouvoir de dire non. C'est avoir le droit de profiter de tous ses talents, que l'on soit fille ou gars.



Globe-trotters

humanitaires

Pierre-Alexandre Guernon a vu l'horreur au Nicaragua : des enfants qui travaillaient dans des dépotoirs. Cette photo de Paul-Antoine Pichard, tirée de son exposition *Mines d'ordures*, donne une bonne idée de ce que ces petits doivent endurer.

Ils sont jeunes, dégourdis, curieux et n'ont pas froid aux yeux. Des bidonvilles du Pérou aux orphelinats d'Haïti, des Québécois et Québécoises de 15 à 18 ans racontent comment ils ont contribué de leur grain de sel pour changer le monde. Et si c'était le monde qui les avait changés ?

| par Lisa-Marie Gervais

Lisa-Marie est journaliste pigiste. Globe-trotter à ses heures, elle a battu la semelle en Amérique latine, en Europe, en Afrique et en Asie. Elle collabore régulièrement au journal *Le Devoir* et à la *Gazette des femmes*.

• I le dit lui-même, c'était LE moment *rough* de son voyage
• au Nicaragua. Avec ses camarades, Pierre-Alexandre Guernon venait de marcher deux heures sous un soleil de plomb. Les réserves d'eau étaient épuisées. Devant lui, un immense dépotoir où il n'y avait pas que des ordures : en plus des chèvres et des bœufs qui faisaient partie de cet absurde paysage, des enfants travaillaient sans relâche à fouiller les immondices en quête d'un bout de métal à revendre. Insupportable, l'odeur des déchets cuisant sous la chaleur donnait la nausée. « Dans ces moments-là, on ne sait pas comment on se sent. Il y avait des gens qui pleuraient. C'était une vision d'horreur », se rappelle le jeune homme de 17 ans qui étudie maintenant en sciences humaines, profil Monde au Collège Édouard-Montpetit.

Au printemps 2006, Pierre-Alexandre a passé deux semaines à Nandaime, une ville pauvre du sud-ouest du Nicaragua. Pendant toute l'année scolaire précédant le voyage, 12 élèves du

Collège Durocher de Saint-Lambert et lui ont reçu des formations sur la mondialisation, la dette du tiers-monde, le commerce équitable, l'histoire, la géographie, la politique et même le climat du Nicaragua. Une sorte de préparation avant de faire le grand saut. Pour payer le voyage, ils ont mené des campagnes de financement, amassé des fonds à coup de soupers spaghetti et de séances d'emballage dans des supermarchés.

De plus en plus nombreux sont les jeunes qui partent à l'aventure sur les sentiers cahoteux du tiers-monde. Presque impensables il y a quelques générations, les programmes de stages de solidarité internationale et de coopération à l'étranger se multiplient. Grâce aux cégeps, aux écoles secondaires et aux scouts, les portes du monde sont désormais grandes ouvertes. « Il y a toujours beaucoup d'élèves intéressés, confirme Mélanie Cadieux, responsable du projet Eldorado au Collège Durocher. L'an dernier, la réunion d'information a attiré environ 70 jeunes. On n'en a choisi que 15. »

Pourtant, les voyages que font ces ados en quête de sensations fortes ne sont pas de tout repos. Il y a des digues à construire, des populations à soigner, des champs à cultiver, des orphelins à aimer. « Nous, on a aidé des enfants âgés de 3 à 12 ans dans des bidonvilles en banlieue de Lima, au Pérou. On a joué avec eux, on a fabriqué des marionnettes et on leur a raconté des légendes », raconte Alexandre Legault, pionnier chez les scouts de Sainte-Catherine-de-Sienne, qui est parti en Amérique latine au printemps dernier.

Mission : s'ouvrir au monde

Non, vraiment, rien à voir avec le tourisme *kid kodak* de ceux qui se la coulent douce dans les îles grecques ou mangent dans les meilleurs bistrots de Paris. Ici, ce qu'on veut vivre, c'est la misère. Coucher dans des huttes de boue et de paille, vivre dans des camps sans électricité ni eau courante, marcher des heures jusqu'à l'orphelinat à 42 degrés à l'ombre, se débrouiller dans une langue que l'on baragouine. Mais pourquoi prendre plaisir à se donner tant de mal ? « Je pense que c'est

parce qu'on entend tellement parler de ce qui se passe ailleurs. La pauvreté, la misère... On veut voir ça de nos propres yeux, connaître la réalité de ces gens et se faire une meilleure idée. Après ça, t'es plus critique face au monde qui t'entoure », explique Geneviève Guérin-Bergeron, étudiante au Cégep de Saint-Hyacinthe.

Critique, cette jeune collégienne intéressée par l'histoire l'est devenue malgré elle, après avoir séjourné au Mali l'été dernier dans des conditions plutôt difficiles. Ses trois semaines à vivre dans une famille polygame de 10 enfants, à dormir dans une hutte infestée de chauve-souris, à se laver au seau et à suer au champ du matin au soir n'ont pas manqué de la remuer intérieurement. Et de lui ouvrir les yeux.

« J'étais révoltée. Comment les femmes pouvaient-elles tolérer la polygamie ? Elles m'ont expliqué qu'avec toutes les tâches ménagères qu'elles ont à faire en plus de s'occuper des enfants et de cultiver le mil, une deuxième femme dans la

famille amène un certain soutien », avance Geneviève qui, lors de son séjour, a construit des diguettes contre l'érosion et donné des ateliers dans les écoles sur les effets du déboisement.

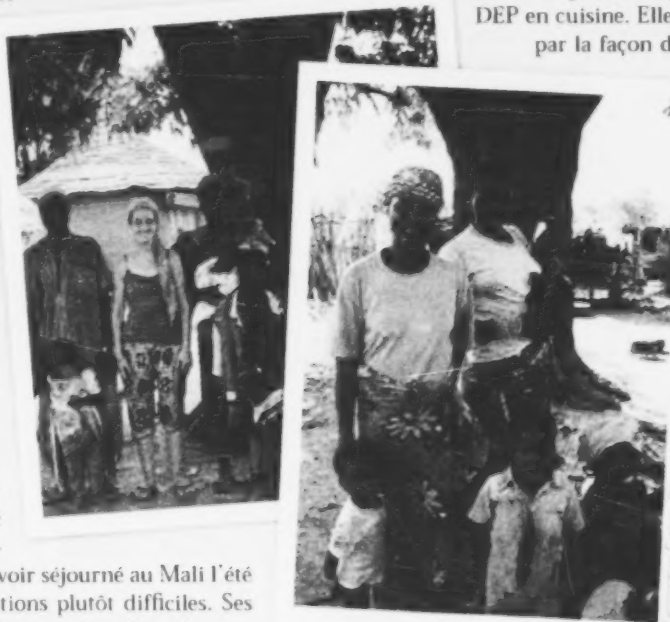
Dans ce village de brousse du sud du Mali où l'excision est encore pratiquée, les femmes lui étaient apparues sans recours et sans voix. « Mais, finalement, elles arrivent toujours à faire valoir leur point de vue dans les prises de décision. Leurs maris ne leur donnent simplement pas toujours le crédit », remarque la jeune femme qui est aussi violoniste. « Ça ne fait que 12 ans que l'éducation est obligatoire dans ce village. Avec le temps, l'écart va arrêter de se creuser. »

En novembre 2006, Andréanne Nault a travaillé bénévolement auprès d'orphelins en Haïti lors d'un stage de solidarité internationale organisé par la Polyvalente Le Boisé de Victoriaville. Durant son séjour de deux semaines à Godey, elle a été étonnée de la grande place qu'occupent les femmes dans la société haïtienne. « Là-bas, elles travaillent autant que les hommes [aux champs]. Ce n'est pas parce que tu es une femme que tu ne peux pas faire des choses d'homme », affirme la jeune rouquine de 17 ans qui fait un DEP en cuisine. Elle a cependant été choquée

par la façon dont les hommes considé-

raient les femmes et par les regards qu'ils leur adressaient. « La sexualité semble très forte là-bas. Ce n'est pas pour rien qu'il y a autant de sida. »

Geneviève Guérin-Bergeron lors de son séjour « à la dure » au Mali et quelques habitants du village qui l'ont accueillie.



N'empêche, tout bon choc culturel amène du positif, croit-elle. Côté de tant de pauvreté et de dénue-ment l'a dégoûtée de l'hyperconsommation des sociétés du Nord.

D'ailleurs, le vrai « choc », c'est à son retour qu'elle l'a vécu. « C'était Noël. Je me rendais compte que les cadeaux à 200 \$, je n'en avais pas besoin. J'aurais préféré avoir l'argent et faire un chèque à un organisme », lance Andréanne dans un cri du cœur. « Je suis écœurée de la société de consommation. On est trop capitalistes. J'ai le goût de revenir à la base et de vivre avec peu. Nos grands-parents vivaient heureux avec beaucoup moins. »

Un moment de répit au sanctuaire historique de Machu Picchu au Pérou pour les scouts de Sainte-Catherine-de-Sienne à Montréal.

Depuis qu'il est revenu du Pérou, Alexandre Legault est parfois nostalgique. Si la ceviche et les poissons frits lui manquent parfois, ce n'est rien comparé à ses amis des bidonvilles et aux enfants de l'orphelinat, à qui il pense « à toute heure du jour ou de la nuit ». Au moins, grâce à Internet, le monde demeure à portée de main. Deux semaines après son retour, un séisme avait ravagé les villes voisines de Lima et un des villages qu'il avait visités. « J'ai écrit un courriel à un ami pour savoir si tout était correct. Personne n'avait été blessé », raconte-t-il, du soulagement dans la voix.

Ça ne change pas le monde, sauf que...

Avec une troisième langue en poche, Alexandre souhaiterait maintenant faire carrière dans l'hôtellerie. « Ce voyage-là, ça a été une chance. Parler l'espagnol, ça ouvre des portes sur d'autres cultures et visions du monde », note-t-il. Son séjour l'a-t-il transformé ? « On a peut-être changé la vie des gens, mais c'est bien plus eux qui nous ont changés. »

Pierre-Alexandre se sent lui aussi privilégié. « Peu de gens ont la chance de connaître ça », remarque-t-il en faisant allusion à son expérience au Nicaragua. « Évidemment, il y aura toujours des "me, myself and I" qui ne pensent qu'à faire de l'argent et à magasiner. » Bien qu'il soit revenu plus calme et réfléchi, certains commentaires le font encore rager. Par exemple, dans son cours d'économie, à la ques-

tion « pourquoi les pauvres sont pauvres ? », un gars a répondu que c'était parce que les pauvres étaient paresseux et qu'ils préféraient profiter du système. « Ça m'a tellement choqué ! J'ai tout de suite répliqué que c'était parce qu'ils n'avaient pas accès au travail et à l'éducation, la base de la richesse », lance-t-il.

Sans que son expérience ait complètement changé sa vie, Pierre-Alexandre reconnaît que « ça a mis les points aux bonnes places ». « Ça a surtout changé la perspective que j'avais de moi-même. Revenir à soi, c'est un peu ça le but du voyage », dit-il sagement. Comme dans ces moments de forte intimité avec son père d'accueil au Nicaragua qui, en plus de travailler jour et nuit comme gardien dans un centre communautaire, lui a montré à tisser un hamac, un soir. « Il était tard et j'étais super fatigué, mais je n'ai pas pu refuser. Ça a pris du temps. Je faisais des erreurs et il me corrigeait. On riait ensemble. Le plaisir que j'ai ressenti à apprendre à faire ça et l'échange qu'on a eu... C'était ça l'important, au fond. » ::



Jean-Marc Pichon




L'égalité c'est COOL!

APTS

Alliance du personnel
professionnel et technique
de la santé et des services sociaux

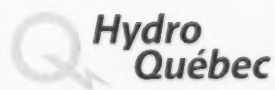
www.apsq.com



Kim et Francis sont fascinés par la technologie. Elle s'en va en sciences et lui a choisi une technique.

**Ils commencent
à la prochaine
session!**

Et vous, quand commencez-vous ?
www.hydroquebec.com/emplois/jeunes



Branchée sur la relève!

Le cœur **bénévole**

Pas besoin de s'envoler vers un pays du tiers-monde pour améliorer les conditions de vie des gens qui y vivent. On peut simplement s'engager dans les activités des organisations humanitaires ici, et devenir bénévole pour un monde meilleur.

| par Melina Schoenborn

Melina Schoenborn est rédactrice pigiste. Après un long périple en Asie du Sud-Est, elle s'intéresse particulièrement à la question de la solidarité internationale et collabore régulièrement aux publications du Centre d'étude et de coopération internationale (CECI).

● M ai 2006. Un camp de réfugiés occupe le hall du Collège Regina Assumpta à Montréal. Les élèves sont perplexes. Que se passe-t-il ? Elizabeth Marchand et Simon Parent, 16 ans, ont tôt fait de répondre à leurs questions. Engagés dans la campagne d'Amnistie internationale sur le Darfour, ils veulent sensibiliser leurs pairs aux conditions de vie difficiles des réfugiés de cette région du Soudan, où sévit une guerre civile depuis 2003. « Déjà, j'entendais parler du conflit à la télévision, mais quand j'ai assisté à la conférence de Roméo Dallaire sur le Rwanda et les génocides, organisée par Amnistie, je me suis dit : "Toutes ces atrocités, il faut que ça arrête !" J'ai donc essayé de faire un petit quelque chose », raconte Elizabeth pour expliquer les raisons qui l'ont poussée à s'investir dans ce projet.

L'an passé, Elizabeth et Simon n'ont pas été les seuls à collaborer aux efforts de solidarité internationale proposés par Développement et Paix, le Club 2/3, l'Unicef et

Amnistie internationale. Ces organisations proposent des campagnes de financement et d'éducation à la population destinées à être menées par de jeunes bénévoles et des animateurs de vie spirituelle dans les écoles. Les choix ne manquent pas : environnement, droits et libertés, commerce équitable, VIH/sida... Les causes sont nombreuses et chacune semble trouver ses défenseurs parmi la clientèle estudiantine.

Chez Amnistie internationale, on se réjouit du succès de la campagne sur la traite des enfants, amorcée en 2006. « Beaucoup de jeunes ont réagi. Ça les a choqués », affirme Colette Lelièvre, coordonnatrice des campagnes à la section canadienne francophone d'Amnistie.



La joyeuse bande de l'École secondaire De Rochebelle, à Québec, sélectionnée pour participer au J8 en 2007.

Hugo Gendreau, 13 ans, de l'École secondaire du Chêne-Bleu à Pincourt, acquiesce : « Lors des rencontres d'Amnistie le midi, j'ai pris connaissance du sort réservé aux enfants de la Côte-d'Ivoire qui travaillent sept jours sur sept, sans salaire, dans des champs de cacao. S'ils essayent de se sauver, les propriétaires leur coupent la plante des pieds. Ça m'a beaucoup touché. Moi, je n'aimerais pas ça vivre ce qu'ils vivent. » Hugo a donc participé à une campagne-midi sur la traite des enfants. « On a interprété des petites scènes dans lesquelles des enfants sont exploités. On a posé des affiches *Non à la traite*. Participer aux campagnes d'Amnistie, c'est ma manière à moi de lutter contre cette injustice », explique-t-il.

Hugo a également participé à une séance d'information sur la traite des femmes. Il y invitait les autres élèves à signer une pétition adressée au ministère du Travail du Québec pour qu'une exception à la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés soit adoptée. L'objectif : permettre aux travailleurs migrants vulnérables – en majorité des femmes sans statut légal en matière d'emploi – de porter plainte auprès de la Commission des normes du travail dans les cas d'abus de pouvoir et de violation des droits humains par leurs employeurs.

Femmes d'ailleurs, femmes d'ici

Dans toutes les régions du Québec, les jeunes répondent à l'appel des organisations internationales, chacun à leur manière. Un thème récurrent semble toutefois les toucher particulièrement : l'éducation des filles et des femmes. Normal : ce sujet est présent dans toutes les campagnes mises de l'avant par les organismes, directement ou indi-

À vos claviers !

www.devp.org
www.unicef.ca
www.2tiers.org
www.amnistie.ca

rectement. « L'éducation des enfants, et spécialement celle des filles, c'est la priorité de l'Unicef, expliquent Anna Poienaru et Chuo Peng, 17 ans, bénévoles dans les bureaux de l'organisation. Ici, nous avons accès à l'école autant que les hommes. Ailleurs, ce n'est pas le cas. » Les statistiques le prouvent : dans plus de 45 pays, moins

d'une fille sur quatre est inscrite au secondaire.

Selon Julien Tremblay et Marie-Ève Jean, 17 ans, qui ont été sélectionnés pour représenter le Canada l'an passé au sommet du J8 (voir encadré de la page suivante), les solutions passent par les femmes. « En Afrique, ce sont elles les maîtresses du foyer », explique Julien. « Bien sûr, il faut envoyer de l'argent, renchérit Marie-Ève, mais il faut aussi promouvoir l'éducation à la base. » Selon elle, avec de la prévention, on peut régler de nombreux problèmes, notamment celui de la transmission du VIH/sida de la mère à l'enfant. « Souvent, les femmes séropositives se taisent, car elles ont peur d'être rejetées. Elles ne prennent donc pas les médicaments qui permettent de réduire de 80 % les risques de transmission du virus à l'enfant lors de l'accouchement. Le cycle est sans fin. Il faut absolument sensibiliser les femmes et la population pour éviter qu'une nouvelle génération soit contaminée. Elles doivent avoir accès à ces médicaments ! »

Les jeunes interrogés s'entendent pour dire que les situations des femmes et des enfants au Québec et dans les pays du tiers-monde n'ont rien de comparable. « Au Darfour, les femmes sont violées systématiquement si elles s'éloignent

Une profession engagée



DANS LA RÉUSSITE!

fneeq 

FÉDÉRATION NATIONALE DES ENSEIGNANTES
ET DES ENSEIGNANTS DU QUÉBEC

www.fneeq.qc.ca



Le J8 : le sommet des jeunes

Si vous pouviez suggérer aux dirigeants du monde entier des solutions pour résoudre les problèmes mondiaux, que leur diriez-vous ? Le programme Junior 8 (J8), organisé en parallèle avec le sommet du G8, offre cette occasion à des jeunes des huit pays présents au G8. Ils peuvent développer leurs propres idées sur les plus grands enjeux actuels pour ensuite les présenter aux chefs d'État.

Julien Tremblay, Marie-Ève Jean et leurs six coéquipiers de l'École secondaire De Rochebelle, à Québec, ont tenté leur chance en s'inscrivant au programme l'an passé. Leur dossier de participation basé sur des opinions d'experts a conquis le jury. Les huit élèves se sont donc envolés vers l'Allemagne pour représenter le Canada et échanger avec les délégations de jeunes des sept autres pays. Ensemble, ils ont proposé à Stephen Harper, George Bush et aux autres dirigeants des pistes de solution concernant les changements climatiques, la responsabilité sociale des entreprises, le développement économique en Afrique et le VIH/sida.

Pour en savoir plus sur la participation de Julien et Marie-Ève au sommet du J8 :

www.rochebelle-j8.csdecou.qc.ca

Le 27 septembre 2007, ces jeunes participaient à *Ping-pong pour les droits humains*, une activité organisée par le comité des jeunes d'Amnistie internationale Montréal pour dénoncer les violations des droits humains commises en Chine.

du camp de réfugiés, explique Elizabeth. Le viol est devenu une arme de guerre. Et les policiers ne font rien ! Ici, il y a de l'aide pour les victimes. Les femmes ne sont pas reniées par leur famille si elles témoignent de leur expérience. »

Julien, pour sa part, croit que les progrès réalisés au Québec en matière d'égalité hommes-femmes sont incroyables. « Mais ça ne veut pas dire qu'il faut arrêter de travailler ! » précise celui qui, cette année, fera de la sensibilisation dans les écoles primaires dans le cadre de la campagne Unicef sur le VIH/sida. Il ajoute : « Il faut s'impliquer et montrer aux autres communautés ce qu'il est possible de changer. »

Mais tout n'est pas rose de ce côté-ci de l'Atlantique. Il y a encore du chemin à parcourir, estime Myriam Trotter-Paquet, 17 ans. Myriam a fait des recherches sur les mutilations génitales faites aux femmes et, en 5^e secondaire, elle a animé le Club 2/3 de son école, la Polyvalente Hyacinthe-Delorme, à Saint-Hyacinthe. « Au Québec, des tabous persistent. Celles qui dénoncent les problèmes passent souvent pour des féministes enragées ! » déplore la jeune femme.

Christine Arès-Demers, 18 ans, bénévole pour Développement et Paix, croit qu'il faut s'inspirer des bonnes choses qui se font ailleurs. « En Afrique, la femme occupe une grande place dans la société, malgré les difficultés auxquelles elle doit faire face. Et quand elle décide de prendre la parole, elle le fait comme femme. J'ai parfois l'impression qu'ici, les femmes essaient de

calquer leurs comportements sur ceux des hommes quand vient le temps de diriger un projet ou une entreprise. »

Lucides, les jeunes bénévoles n'en sont pas moins optimistes. Unicef Québec peut compter sur Chuo et Anna pour faire bouger les choses cette année. Les deux jeunes filles viennent de mettre les pieds au Collège Marianopolis, à Montréal. Elles ont déjà commencé à réunir des militants et des militantes pour la cause *Un filet pour l'espoir*, question de lutter contre la malaria, un fléau en Afrique et en Asie. « Nous avons déjà recueilli plus de 80 inscriptions ! Les étudiants nous disent : "On voulait s'impliquer avant mais on ne savait pas comment !" » À partir de maintenant, Chuo et Anna seront là pour les guider... ::



Sandrine Martiron / Amnistie internationale

Un Conseil pour changer le monde

Le Québec ne serait pas ce qu'il est sans le Conseil du statut de la femme. Vous ne le savez peut-être pas, mais ses actions ont influencé votre avenir. Retour dans le passé.

| par Paule Belleau

Le droit à l'avortement, le réseau de services de garde à 7 \$... On considère souvent ces acquis comme allant de soi. Et pourtant. Nos mères et nos grand-mères ont longuement lutté pour obtenir ces droits. Heureusement, dans leurs quêtes, elles ont reçu l'appui de nombreux groupes de femmes et du Conseil du statut de la femme (CSF).

C'est en 1973 que le CSF a été mis sur pied sous la pression de la Fédération des femmes du Québec, un organisme qui œuvre à améliorer la condition féminine. Les revendications des Québécoises étaient alors nombreuses. Le rôle du CSF serait de conseiller le gouvernement. Depuis son premier rapport publié en 1978, *Pour les Québécoises : Égalité et indépendance*, le Québec a fait beaucoup de chemin en matière d'égalité entre les femmes et les hommes.

Le Conseil effectue des recherches dans une multitude de domaines pour appuyer ses recommandations. Régulièrement, il publie des avis sur des questions importantes pour la société, comme l'égalité versus la religion (*Droit à l'égalité entre les femmes et les hommes et liberté religieuse*, septembre 2007).

Le Conseil a aussi comme mandat d'informer la population. C'est pourquoi les chercheurs et chercheuses des universités et de divers organismes ont accès à son centre de documentation. En 1979, le CSF a également amorcé l'édition de la *Gazette des femmes*, un magazine grand public qui traite des conditions de vie des femmes d'ici et d'ailleurs. D'abord distribué gratuitement, ce magazine est maintenant vendu en kiosque. Le Conseil dispose aussi de bureaux régionaux qui permettent d'apporter du soutien aux groupes de femmes partout au Québec. C'est donc sur tout le territoire que sa préoccupation pour l'égalité est mise à l'ordre du jour par des agentes du CSF.



Le tout premier numéro de la *Gazette des femmes*, publié en 1979.

Né sous pression

En 1975, le Conseil a publié une analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires (les stéréotypes sont des clichés, des caractéristiques que l'on attribue sans distinction à tout un groupe). Cette étude a conduit le ministère de l'Éducation du Québec à établir des normes pour empêcher que des ouvrages sexistes ne soient utilisés dans l'enseignement. À l'époque, dans les textes et les illustrations, les tâches ménagères étaient strictement effectuées par des femmes, alors que les hommes étaient représentés en action dans différents métiers. Par chance, les choses ont bien changé !

En 1980, le CSF a mis en place un autre moyen de lutter contre les manifestations du sexisme : les prix Éméritas-Déméritas. Lors de ce concours, on pouvait voter pour les publicités qu'on jugeait les plus sexistes et les moins sexistes. Inutile de dire que les compagnies redoutaient de se voir décerner un Déméritas. Ce concours a pris fin en 1989; les publicités sexistes avaient alors presque complètement disparu du paysage médiatique québécois. Une victoire de courte durée, malheureusement...



Années 2000

Dans le monde de l'automobile, le corps des femmes est toujours utilisé pour mousser les ventes.

La violence, c'est non !

La violence faite aux femmes a toujours figuré parmi les préoccupations du Conseil, et pour cause. En 1977, sous le titre *La violence entre époux, découverte et dénonciation*, le CSF a publié les résultats d'une recherche sur un sujet tabou : la violence conjugale. Il y mettait en lumière la honte des victimes et le silence des témoins, des policiers, des médecins et des communautés.

Dès 1978, le Conseil a dénoncé le fait que les tribunaux rejetaient systématiquement les plaintes des femmes violées par leur mari. Toutefois, ce n'est qu'en 1983 que l'agression sexuelle commise par un conjoint a été reconnue comme un acte criminel. Un an plus tard, le CSF saluait la mise en place d'une politique du ministère des Affaires sociales concernant les maisons d'hébergement pour les femmes victimes de violence. Cette politique portait notamment sur le financement de ces maisons et sur la concertation des organismes qui travaillaient à cette problématique. Le Conseil déplorait cependant que cette politique ne fasse pas référence à l'inceste ni au harcèlement sexuel.



Années 1970

REVISION



Guy pratique les sports: natation, gymnastique, tennis, boxe, plongeon. Son ambition est de devenir champion et de remporter beaucoup de prix.

Yvette, sa petite soeur, est joyeuse et gentille. Elle trouve toujours le moyen de faire plaisir à ses parents. Hier, à

l'heure du repas, elle a tranché le pain, versé le thé chaud dans la théière, apporté le sucrier, le beurrier, le pot à lait. Elle a aussi aidé à servir le poulet rôti.

Après le déjeuner, c'est avec plaisir qu'elle a essuyé la vaisselle et balayé le tapis.



Yvette est une petite fille bien obligeante.

109

De beaux exemples de stéréotypes trouvés dans le manuel *Mon deuxième livre de lecture* de Marguerite Forest et Madeleine Ouimet, publié aux éditions Granger en 1941.

Que d'efforts ont été nécessaires de la part du CSF et des organismes d'aide aux victimes pour que les multiples facettes de la violence faite aux femmes soient reconnues ! Tant que les hommes se considéraient propriétaires de leur femme et de leurs enfants, la violence faisait partie de l'expérience de plusieurs familles. Il était essentiel de modifier cette perception et de placer l'égalité entre les sexes parmi les priorités de la société québécoise.

Les recherches du Conseil sur la violence se sont succédé dans les années 1980 et 1990, permettant de mieux comprendre le phénomène et de mettre en place des mesures de prévention. En 1992, une étude du Conseil a démontré que dans 14 % des vidéoclips où sont présentées des relations hommes-femmes, on montrait des agressions envers ces dernières. Les vidéoclips d'aujourd'hui sont-ils plus positifs ?

La violence envers les femmes continue de faire des ravages au Québec comme partout ailleurs. Elle est cependant de moins en moins tolérée, de plus en plus dénoncée. C'est un progrès important, mais le travail est loin d'être terminé.

Enfants + emploi = possible

Le Conseil a toujours défendu l'autonomie des Québécoises. Pour lui, cette autonomie passe d'abord par l'accès à la formation et au travail. Dès sa création, il s'était fixé comme objectif d'obtenir des lois pour que la discrimination en emploi disparaisse et pour que des congés de maternité soient mis sur pied.

En 1975, avec l'adoption de la Charte québécoise des droits et libertés de la personne, la discrimination fondée sur le sexe a enfin été interdite au Québec. Sept ans plus tard, la Charte a été amendée pour interdire la grossesse comme motif de discrimination. Et, comme le recommandait le CSF depuis 1978, en écho aux revendications de la majorité des associations féminines, le Québec s'est doté d'un réseau de services de garde accessibles... en 1997.

Les femmes des nouvelles générations évitent donc de faire le deuil d'un emploi intéressant pour fonder une famille. Elles sont aussi en droit de retrouver leur travail après une grossesse. Et, désormais, hommes et femmes peuvent profiter d'un congé parental.

L'équité, pas juste pour le café !

La Loi sur l'équité salariale a été adoptée au Québec en 1997. Depuis, les métiers surtout exercés par des femmes doivent être rémunérés de façon équitable dans la fonction publique

et dans les entreprises qui emploient plus de 10 personnes. C'est une victoire importante, même si en 2006, moins de 50 % des entreprises privées se conformaient entièrement à cette nouvelle obligation. Il faudrait maintenant que les petites entreprises emboîtent le pas en se faisant un devoir d'éviter la discrimination salariale. Il serait aussi souhaitable que davantage de femmes pratiquent des métiers bien rémunérés.

En 1985, le CSF a diffusé un guide sur les carrières non traditionnelles d'avenir pour les filles, *Explorons de nouveaux espaces*. Malgré d'importants progrès au niveau universitaire, les filles qui étudient dans les techniques se limitent encore souvent à un petit nombre d'emplois traditionnellement féminins. Des mesures sont mises en place pour contrer cette tendance, dont le concours *Chapeau, les filles* !

Les gars et les filles d'aujourd'hui se retrouvent devant un très vaste choix de carrières qui dépasse la répartition traditionnelle des métiers selon le sexe. Le progrès sera complet lorsque la proportion des hommes et des femmes qui exercent ces divers métiers sera plus conforme à la répartition des hommes et des femmes dans la population.

Si l'égalité n'avait pas été revendiquée par des femmes tenaces et par le CSF, la vie au Québec serait sans doute encore organisée en fonction des rôles féminins et masculins traditionnels. En 2007, certaines des anciennes revendications sont devenues des acquis que personne n'oserait remettre en question. D'autres progrès demeurent fragiles et demandent de la vigilance. La multiplication des stéréotypes sexistes dans les médias en témoigne. Le Conseil du statut de la femme a encore beaucoup de pain sur la planche... ::

LES FEMMES ET L'ARGENT

UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC, 31 MAI - 6 JUIN 2008

Pour sa sixième édition
L'UNIVERSITÉ FÉMINISTE D'ÉTÉ
vous convie à une semaine intensive d'échanges et de débats sur les femmes et l'argent en compagnie d'une brochette de conférencières et conférenciers dynamiques œuvrant dans divers milieux et disciplines.

Aucun préalable

Reconnaissance officielle sous forme d'unités de formation continue ou de crédits de 1^{er} ou 2^e cycle

Tarif réduit pour étudiantes, étudiants et membres de groupes de femmes

TARIFS, FORMULAIRE ET MODALITÉS
www.fss.ulaval.ca/universitefeministedete

RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES
Université féministe d'été
Pavillon Charles-De Koninck
Bureau 1475J • Université Laval
Québec (Québec) • G1K 7P4
418 656-2131, poste 8930
universite-feministe-ete@fss.ulaval.ca

L'Université féministe d'été est une initiative du Diplôme d'études supérieures spécialisées en études féministes (30 crédits, 2^e cycle). Pour une description du programme www.ulaval.ca/sq/PR/C2/530A.html

Dictionnaire féminin pluriel

Mira Cliche a étudié en philosophie avant de se consacrer à l'écriture de scénarios et au journalisme littéraire. Elle collabore régulièrement au journal *Le Libraire*.



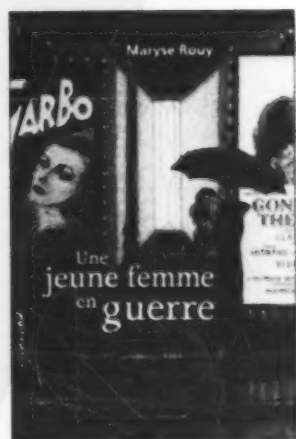
Indignée de trouver trop peu de femmes dans les dictionnaires biographiques, Marie-Paule Desjardins a pris les choses en main pour « rééquilibrer » l'histoire.

Vous connaissez Anne Hébert, Jeanne Sauvé et Gabrielle Roy; mais savez-vous tout ce qu'elles ont fait? Et Madeleine Longtin, Muriel Gregory MacGill et Emma Gendron, avez-vous déjà entendu leurs noms? Respectivement médecin, conceptrice d'aéronefs et scénariste, elles sont moins connues, mais non moins dignes d'attirer l'attention... C'est ce que nous apprend le *Dictionnaire biographique des femmes célèbres et remarquables de notre histoire* de Marie-Paule Desjardins.

M^{me} Desjardins aurait pu être détective. Sa passion: scruter à la loupe tous les documents possibles à la recher-

che d'indices sur la vie des grandes femmes d'antan. Retraitée depuis trois ans d'une carrière en comptabilité et en secrétariat, elle s'intéresse à une foule de sujets. Elle a d'ailleurs publié, il y a une vingtaine d'années, un *Dictionnaire des noms d'arbres*. « J'ai des gênes qui me prédisposent à la recherche en général, je crois. Alors l'horticulture, pourquoi pas? » lance-t-elle en riant.

Tout de même, des noms d'arbres aux femmes célèbres, il y a un monde... Comment s'est opérée la transition? « Tout a commencé par une frustration, précise l'auteure. Je suis maniaque

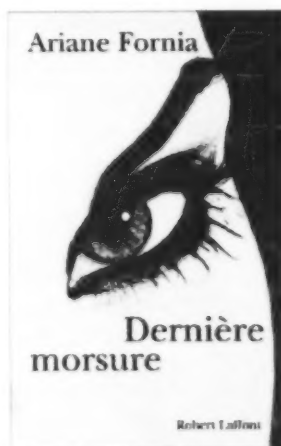


Métier : liberté

À l'été 1943, Lucie a 20 ans. Le Canada en guerre s'est vidé de ses jeunes hommes. Toutes les familles participent à l'effort de guerre et s'inquiètent pour leurs proches partis au combat. Fiancée à un soldat qu'elle n'aime pas, soumise à un père tyrannique et farouchement opposé à l'émancipation des femmes, Lucie sent les barreaux de sa cage se refermer. Mais elle n'a pas l'intention de baisser les bras!

Aidée de sa mère et soutenue par Irène, sa nouvelle amie, elle décide d'apprendre un métier qui la rendra libre et autonome... avec toutes les responsabilités que ça implique. La prose simple et sensible de Maryse Rouy trace un portrait vivant du Québec des années 1940.

Une jeune femme en guerre, Maryse Rouy, Québec Amérique, 328 p.



En terrain ado

« Lecteur, lectrice, je t'invite à découvrir cette espèce qui prolifère mais reste inconnue: les adolescents. Mes qualifications? Dix-huit bougies sur le gâteau d'anniversaire et plusieurs années de pèlerinage en terre acnéique, [...] d'échanges virtuels et de rêveries romantiques. » À 18 ans, Ariane Forna en est déjà à son deuxième roman. En 2004, *Dieu est une femme : l'année de mes 14 ans* nous avait fait découvrir

le style plein d'humour de cette jeune écrivaine prometteuse. Dans *Dernière Morsure*, Forna revient sur la fin de son adolescence, analysant avec aplomb le monde qui l'entoure.

Dernière Morsure, Ariane Forna, Éditions Robert Laffont, 206 p.

d'histoire, alors j'ai toujours consulté beaucoup de dictionnaires biographiques. Mais souvent, ces ouvrages ne comptent que 2 % de femmes, 5 % maximum... Et il s'agit souvent de femmes qui vivent encore ou qui sont décédées récemment. Il fallait absolument faire une mise à jour. »

Marie-Paule Desjardins s'est donc attelée à la tâche. Après avoir fait un premier repérage dans le *Dictionnaire biographique du Canada* et parcouru sa vaste collection personnelle de biographies canadiennes-françaises, cette curieuse-née a patiemment écumé les bibliothèques du Québec. Elle a même arpenté les cimetières de la province pour retrouver, sur les pierres tombales, les dates de naissance et de décès de certaines femmes !

« Ça a été compliqué, explique-t-elle, parce que pendant longtemps on se contentait de dire d'une femme qu'elle était pieuse ou sainte, sans détailler ce qu'elle avait fait dans sa vie – les œuvres qu'elle avait fondées, les dates,

etc. » Heureusement, les choses ont beaucoup évolué au cours des dernières années, note M^{me} Desjardins. « Quand j'ai commencé mes recherches, par exemple, Jeanne Mance n'était pas considérée comme fondatrice de Montréal au même titre que Maisonneuve. Pourtant, elle est arrivée en même temps que lui et a travaillé aussi fort. Mais c'est seulement depuis 1992 que son rôle est officiellement reconnu. »

En bonne détective, Marie-Paule Desjardins a donc dû lire entre les lignes, procéder à des recoupements et faire preuve d'une patience... de sainte ! Loin de se limiter aux grandes Québécoises, son enquête l'a menée sur la piste de plusieurs Européennes qui ont œuvré au Canada, comme Ludmilla Chiriaeff, la fondatrice des Grands Ballets Canadiens, qui venait d'Allemagne. Ne la cherchez toutefois pas sous ce nom – qui l'a pourtant rendue célèbre –, mais plutôt sous celui de Ludmilla Otzoup-Gorny, son nom de

jeune fille. « Je tenais à répertorier toutes les femmes sous leur nom de baptême. Après tout, elles existaient avant de se marier ! » explique l'auteure, qui a cependant dressé un index des noms maritaux pour permettre au lecteur de s'y retrouver.

Un dictionnaire des noms d'arbres, un dictionnaire des femmes remarquables... Dans quel dictionnaire M^{me} Desjardins compte-t-elle se lancer maintenant ? « J'avais juré à ma famille que je n'en écrirais plus, confie-t-elle. Mais comme j'ai encore beaucoup de documents sur les femmes (au moins 2 000 noms supplémentaires !) et qu'en plus je ne peux pas m'empêcher de faire de la recherche... Il y a toujours autant de paperasse sur mon bureau qu'au cours des 10 dernières années ! »

Dictionnaire biographique des femmes célèbres et remarquables de notre histoire. Marie-Paule Desjardins, Guerin, 600 p.

À signaler

Agenda des femmes 2008. Être une fille...

Les Éditions du remue-ménage publient chaque automne leur *Agenda des femmes*. Cette année, les textes de jeunes filles vivant aux quatre coins du monde enrichissent l'ouvrage et nous font découvrir l'univers des 9 à 12 ans. (Éditions du remue-ménage, 319 p.)

Débile toi-même ! et autres poèmes tordus

Répétant l'exploit qu'ils avaient accompli avec *Voyage en Amnésie* et autres poèmes débiles, l'auteur François Gravel et l'illustratrice Virginie Egger nous proposent un nouveau recueil de poésie rieur, inventif et sans chichis. (Éditions Les 400 coups, 64 p.)

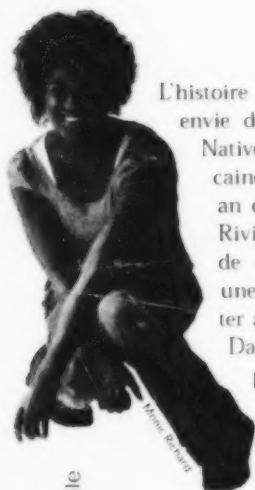


Musiques hybrides

À l'heure où nous devenons tous un peu plus citoyens du monde, la musique suit la même tendance. Souvent issue d'un métissage culturel, elle mélange les genres et les influences pour un renouveau des plus rafraîchissants. Voici cinq artistes qui ont secoué le Québec cette année et dont la musique témoigne de cette diversité.

Catherine-Ève Gadoury est spécialiste en éducation artistique et chroniqueuse culturelle pour la radio de Radio-Canada.

Catherine Mathys est journaliste pigiste, spécialisée dans le domaine des arts et spectacles. Elle est également conceptrice, animatrice et recherchiste de l'émission *Baromètre à Vox*, consacrée à la musique émergente et indépendante du Québec.



MARIE-LUCE BELAND
Née sous une bonne étoile

L'histoire de Marie-Luce Beland donne envie de croire aux contes de fées. Native de la République Dominicaine, elle est adoptée à l'âge d'un an et demi. Elle grandit à Trois-Rivières, où elle caresse le rêve de devenir chanteuse. Un jour, une amie peintre l'invite à chanter à l'occasion de son vernissage.

Dans la foule, un gars est soufflé par le talent de la jeune femme de 20 ans. Il a un véritable coup de foudre pour sa voix chaude, au grain unique. Son nom : Steve Veilleux, le leader du populaire groupe Kain.

À partir de là, tout se bouscule. Steve lui présente son agent, l'introduit dans sa boîte de production, et là voilà, un an plus tard, avec un album bien à elle, *À l'envers*. Il y a de quoi l'être à la suite d'une année aussi foisonnante.

Après écoute, on comprend ce qui a charmé le leader de Kain. La voix est ronde, texturée, comme remplie du vent chaud du pays d'origine de Marie-Luce. Bien que Steve Veilleux signe 10 des 11 chansons de l'album, il ne faut pas s'attendre à une copie de Kain version fille. L'auteur-compositeur propose des textes plus urbains, plus contemporains. Il délaisse le folk pur et dur auquel il nous a habitués pour une pop-rock teintée de blues et parfois même de reggae que la chanteuse s'approprie aisément. De ce premier opus, on retient surtout une voix envoûtante, qui coule, qui roule, qui éclaire ! Curieux ? Rincez-vous l'oreille à www.marielucebeland.ca. C.E.G.

TRICOT MACHINE
Tricoter le bonheur en musique



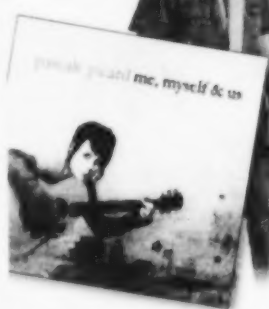
Formé il y a à peine un an, le sympathique duo de Trois-Rivières Tricot Machine se compose d'un biologiste, Matthieu Beaumont, et d'une vraie tricoteuse, Catherine Leduc. Ensemble, ces amoureux dans la vie comme sur scène font une musique qu'ils situent eux-mêmes quelque part entre les Beatles et Passe-Partout.

Ils ont connu une année de rêve ! Au printemps dernier, ils ont lancé un premier album éponyme et, depuis, tout le monde se les arrache. Après le Festival de la chanson de Tadoussac en juin, ils ont participé à celui de Petite-Vallée en Gaspésie et au Festival d'été de Québec, où ils ont remporté le Prix Miroir du meilleur concert d'un artiste québécois. Tricot Machine a également marqué les FrancoFolies de Montréal avec quatre spectacles mémorables dans un Cabaret Juste pour Rire bondé chaque soir. Comme si ça ne suffisait pas, le duo a gagné deux prix – Révélation de l'année et Meilleur album chanson – au Gala de l'Alternative Musicale du Québec, sorte d'équivalent du Gala

de l'ADISQ pour la musique indépendante faite chez nous. Matthieu et Catherine arrivent à peine à saisir tout ce qui leur arrive, et on les comprend !

Ce qui touche le plus chez Tricot Machine, c'est sa grande simplicité. Les textes de Daniel Beaumont – le frère de Matthieu – contiennent toujours le mot juste et s'accrochent parfaitement aux belles mélodies que Matthieu interprète au piano. Tricot Machine offre une expérience qui donne la chair de poule et dont on ne ressort jamais tout à fait indemne. C.M. ::





PASCALE PICARD
Le succès made in « Québec Rock City »

On a découvert Pascale Picard pour la première fois en 2005 à l'émission de variétés *Les Pourris de talent*, diffusée à MusiquePlus, où elle a fait trois passages remarqués plutôt qu'un.

En 2007, cette résidente de Québec a sans aucun doute été l'une des révélations musicales de l'année.

Sa musique folk-pop flotte dans nos oreilles au gré de sa voix texturée et de mélodies efficaces. D'ailleurs, on la compare souvent à Alanis Morissette. Inséparables depuis une dizaine d'années, sa guitare et elle commettent des pièces parfois douces, parfois plus incisives. Il ne faut pas se fier à la bonhomie de la pochette de son premier album !

Me, Myself & Us propose 12 pièces dans la langue de Shakespeare. Mis au monde avec l'aide d'une équipe chevronnée, il ne porte pas les marques hésitantes d'un premier jet. On comprend pourquoi : il a été réalisé par les frères Grand, qui connaissent bien la recette du succès international (Bran Van 3000, Cirque du Soleil, Lili Fatale). La qualité sonore a quant à elle été peaufinée à New York : Vlado Meller, qui a collaboré avec les Red Hot Chili Peppers, Shakira, Metallica et plusieurs autres, y a mis la touche finale.

Depuis la sortie de l'album, les salles des concerts de la jeune Québécoise se remplissent en un clin d'œil. Avec plusieurs spectacles d'importance à venir dans les prochains mois, il faudra la surveiller de près. Elle semble promise à une carrière qui dépassera nos frontières. C.M.



PAUL CARNELLO
Le multiculturalisme au service de la musique



Après trois albums en anglais, Paul Carnello a décidé de briser la frontière de la langue. À l'heure où les Kevin Parent de ce monde basculent vers l'anglais, cet anglophone de Montréal, lui, fait le voyage en sens inverse et compose un premier album en français intitulé *Brûler le jour*.

Fils d'une mère lituanienne et d'un père né en Argentine, Paul Carnello signe une musique à son image : métissée et aux influences variées. Écouter l'album, c'est s'exposer à une décharge rock, folk, mais aussi foncièrement reggae. L'artiste mélange les styles sans vergogne et impose ses propres conventions. C'est tout à son honneur.

Reconnu pour son militantisme, Paul Carnello est peut-être moins revendicateur qu'à l'époque où il chantait en anglais, mais ses textes ne sont pas moins engagés. Les références politiques et sociales sont nombreuses et proposent des réflexions sur un fond musical ludique. En plus de sa propre plume, son album comprend aussi des textes de Vincent Vallières et de Jim Corcoran. Parmi ses autres collaborateurs, on compte Marco Calliari et Tomas Jensen.

Paul Carnello sait faire éclater les barrières culturelles pour déclinier ses nombreuses influences en une musique rassembleuse. C.M.



MIKA
Le jeune prodige d'outre-mer

Mika est né à Beyrouth au milieu des années 1980. Avec sa famille, il quitte tôt son Liban natal – alors en guerre – pour s'installer d'abord à Paris, puis à Londres. Pianiste virtuose et vocaliste hors pair, il trouve sa vocation alors qu'il est encore tout jeune. Il se produit pour la première fois en public à l'âge de 11 ans dans un opéra de Richard Strauss.

Son premier album, *Life in a Cartoon Motion*, paraît en février 2007. À l'image de sa pochette fantaisiste, il propose une power pop éclatée et colorée. De ce côté-ci de l'Atlantique, notre initiation à la musique euphorique de

Mika s'est faite par la pièce « Grace Kelly », genre d'opéra pop en technicolor qui justifie bien les nombreuses comparaisons avec le grand Freddie Mercury, chanteur du mythique groupe Queen.

Mika puise ses influences de sources très éclectiques comme Bob Dylan, Serge Gainsbourg et Prince. À l'instar de ces monstres sacrés de la musique, il souhaite faire de la « pop » surprenante. Bien qu'il vienne d'amorcer sa carrière, on peut déjà affirmer que sa voix unique – répartie sur quatre octaves – et ses mélodies énergiques renouvellent la pop. C.M.

VOUS
ENSEIGNEZ?

LA GAZETTE EN CLASSE

Nous avons concocté trois activités éducatives pour faciliter l'exploitation des contenus de la *Gazette des jeunes* en classe. Vous enseignez au secondaire ? Téléchargez ces activités dans la section jeunesse du site du Conseil du statut de la femme (CSF) : www.egalitejeunesse.com.

Une pub pour l'égalité

Vos élèves veulent participer au concours *Ta pub sur un t-shirt* (p. 43) ? Cette activité propose une démarche pour accompagner les 13 à 17 ans désireux d'exploiter les techniques de la publicité afin de promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes. Les réalisations des élèves seront ensuite soumises au concours *Ta pub sur un t-shirt* mis sur pied par le CSF.

Témoins d'un mouvement

Ici, l'article « Un Conseil pour changer le monde » (p. 51-53) sert de déclencheur à une rencontre entre les jeunes et des aînés, hommes et femmes. Les élèves réalisent des entrevues pour savoir comment ces personnes ont réagi au mouvement féministe.

Stéréotype, quand tu nous tiens...

Le dossier du magazine (p. 18-42) vulgarise les recherches touchant l'influence des stéréotypes féminins et masculins sur la réussite éducative des élèves. Cette activité est l'occasion de se pencher sur les manifestations de ce phénomène dans son propre milieu scolaire.

Corrigé
vrai ou faux (p. 19)

1. **Vrai.** À la page 20, on peut lire que contrairement à ce que l'on croit généralement, c'est seulement dans le domaine de la langue d'apprentissage que les notes des filles et des garçons présentent des différences.
2. **Faux.** Elles ont plutôt fait une parodie du clip de 50 Cent en se dandinant en habits de neige. On lit l'histoire à la page 34.
3. **Faux.** Une fillette de 9 ans sur **trois** fait des efforts répétés pour perdre du poids, ce dont s'indigne Charlotte du Collège Mont Notre-Dame à la page 32.
4. **Vrai.** Ces bandes dessinées violentes et parfois carrément pornographiques font d'ailleurs de plus en plus d'adeptes au Québec. On peut lire là-dessus à la page 38.
5. **Vrai.** Plus le milieu dans lequel on vit est aisé, plus on a de chances de réussir à l'école, apprend-on à la page 21.
6. **Vrai.** Jean-Claude St-Amant ne croit pas du tout que le décrochage est lié au manque de modèles masculins. Il ne pense pas non plus qu'ajouter des activités sportives à l'école ou séparer les garçons des filles sont des avenues prometteuses, page 27.
7. **Faux.** Les jeunes qui échangent lors d'une table ronde à la page 29 disent qu'une méthode de travail efficace joue beaucoup sur la réussite scolaire, tout comme le fait d'avoir un but.
8. **Faux.** Les Lys d'Or récompensaient les athlètes qui avaient atteint leurs objectifs aux Jeux olympiques, comme l'écrit Robert Frosi à la page 40.
9. **Faux.** Catherine-Eve Gadoury nomme plusieurs productions qui mériteraient un prix dans la catégorie « On casse les stéréotypes » à la page 40.
10. **Vrai.** Selon Jean-Claude St-Amant, page 26, la culture masculine actuelle conduit les garçons à dénigrer la réussite scolaire, malgré les efforts des parents pour la favoriser.



SEXY INC.

NOS ENFANTS SOUS INFLUENCE

► MAINTENANT OFFERT EN DVD

UN FILM DE SOPHIE BISSENETTE

UN DOCUMENTAIRE SUR L'INQUIÉTANT PHÉNOMÈNE DE L'HYPERSEXUALISATION

Produit dans le cadre du projet

« Outiller les jeunes face à l'hypersexualisation »

www.onf.ca/boutique 1 800 267-7710

YWCA UQAM

PRO MODE

Stratégie de l'industrie québécoise

de la **mode**
et du **vêtement**

La nouvelle Stratégie de l'industrie québécoise de la mode et du vêtement appuie les entreprises et favorise la notoriété de leurs produits sur les marchés national et international.

La Stratégie :

- encourage l'adoption de modèles d'affaires adaptés;
- stimule la précommercialisation, la commercialisation et l'exportation;
- favorise le recours au design et aux technologies avancées;
- fait la promotion de Montréal comme ville de mode;
- appuie le développement de la main-d'oeuvre et rend l'environnement d'affaires plus favorable.

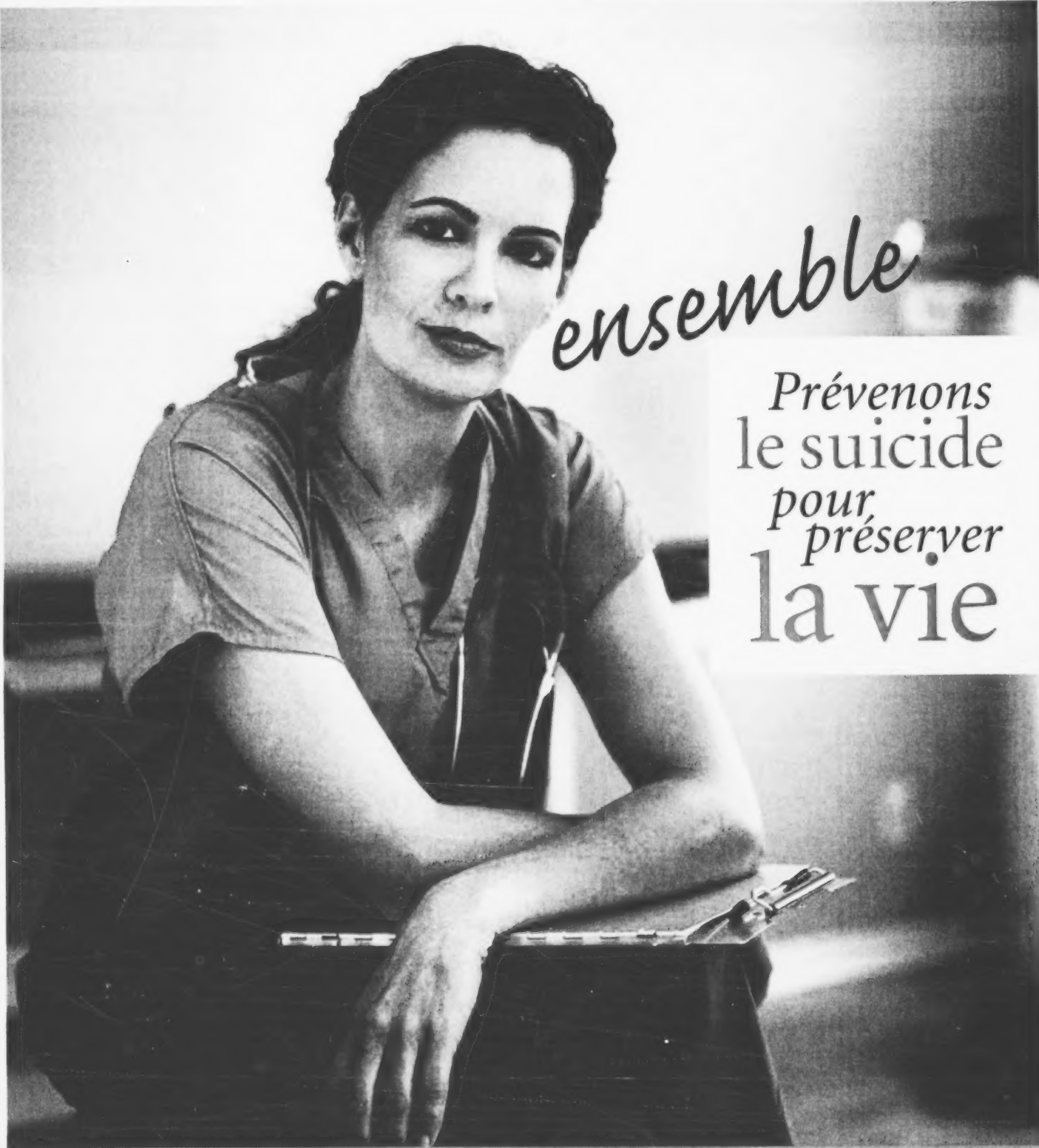
En outre, le fonds **PRO MODE** appuie financièrement les projets d'entreprises, les associations et les projets structurants pour l'industrie.

www.mdeie.gouv.qc.ca/promode

Développement
économique, Innovation
et Exportation

Québec





ensemble

Prévenons
le suicide
pour
préserv
la vie

NOS INFIRMIÈRES ET INFIRMIERS SAVENT
RECONNAÎTRE LA SOUFFRANCE ET LES SIGNES
DE DÉTRESSE DES PERSONNES À RISQUE.

VOUS POUVEZ LEUR FAIRE CONFIANCE.



Ordre
des infirmières
et infirmiers
du Québec

www.oiiq.org